

AMERICAN WALDENSIAN AID SOCIETY
156 FIFTH AVENUE
NEW YORK 10, N. Y.

BOLLETTINO DELLA SOCIETÀ DI STUDI VALDESI



DICEMBRE 1956

SOCIETA' DI STUDI VALDESI

Fondata nell'anno 1881 in Torre Pellice
Via Wigram, 2

La Società promuove la pubblicazione di studi e la ricerca di documenti concernenti la storia dei Valdesi e della Riforma Protestante in Italia. Pubblica, quando lo può, due Bollettini all'anno.

Il seggio: Prof. Augusto Armand-Hugon, presidente; Prof. Arturo Pascal, vice presidente; Prof. Gino Costabel, consigliere; Prof. Teofilo Pons, bibliotecario archivista; Sig. Arturo Vola, Cassiere.

Soci ordinari (L. 100 di iscrizione): Italia L. 500 annue; Estero L. 600 - Vitalizi L. 10.000. Inviare le quote al Cassiere servendosi del Conto Corrente Postale 2/4428, intestato alla Società di Studi Valdesi - Torre Pellice.

Riviste in cambio, manoscritti e pubblicazioni vanno indirizzate all'Archivista Prof. Pons. Le opere da recensire debbono essere inviate in duplice copia. Quelle inviate in unico esemplare danno diritto al semplice annunzio nella rubrica « *Notizie e Segnalazioni* ».

La *Biblioteca Sociale* è aperta agli studiosi il Giovedì dalle ore 14 alle 17.

Il *Museo Storico*, completamente riordinato e notevolmente arricchito, è visibile, di regola, la Domenica dalle 16 alle 18.

BOLLETTINO
DELLA
SOCIETÀ DI STUDI
VALDESI



DICEMBRE 1956

Marcello Squarcialupi

et l'Unité des Frères Tchèques

L'an 1563 le docteur Jean Crato quitta Breslau pour s'établir à Vienne. Ici, initié à la vie de la cour en qualité de médecin ordinaire de Maximilien II, il s'abandonna, avec bon nombre de ses coreligionnaires protestants, à l'espoir d'un changement favorable des circonstances publiques au profit de la Réforme. Grâce à ses fréquents rapports avec l'empereur dont il surestimait la bonne volonté et l'absence d'arrière-pensées en politique religieuse, il s'appliquait à préparer le chemin pour la liberté de confession si ardemment désirée, et à plaider la cause de tous ceux qui avaient recours à lui pour implorer son aide et ses conseils. Parmi ceux dont il embrassait les intérêts avec une obligeance peu coutumière, les Frères Tchèques gagnèrent sa sympathie. Dès l'année 1561 il s'intéressait déjà à leur confession et pendant plusieurs années il entoura de soins constants et assidus leur Ancien Jean Blahoslav (+ 1571) dont la santé n'était plus que précaire. Il entretenait de vives et fréquentes relations personnelles et épistolaires avec les humanistes allemands surpassant l'influence de Mélanchthon et partageait avec eux les soucis concernant la cause des Frères. Ainsi il encouragea Joachim Camerarius à écrire une apologie historique de l'Unité des Frères et, de commun accord avec son compagnon Gaspard Peucer, médecin de l'Électeur de Saxe, il s'efforça de créer par une entente, du moins temporaire, l'unité du Protestantisme qui aurait résisté à l'explosion menaçante de la Contre-Réforme. Il fut toujours à nouveau convaincu de son dur élan réactionnaire par les nouvelles de presque toutes les régions de l'Europe, tout particulièrement par les témoignages des réfugiés italiens, que le danger imminent de l'Inquisition les avait chassés hors de leur patrie en les contraignant à chercher leur assistance sur une terre étrangère.

Lorsqu'en 1573 le Frère André Stefan d'Ivancice en Moravie partit pour Vienne (Autriche) afin d'y rejoindre Crato dans l'intention de se faire soigner par lui, il y rencontra l'intéressante figure d'un exilé italien pour la foi. C'était l'inquiet et aventureux savant médecin Marcello Squarcialupi.

Ce n'est qu'en 1939 que Delio Cantimori (1), attira l'attention sur son existence plus ou moins mystérieuse; mais ses relations avec les Frères Tchèques, et même son entrée dans l'Unité, échappèrent à l'attention des historiens, bien que Frère Jean Aeneas qui en 1573 avait accompagné Stefan à Vienne, les eût décrites documentairement dans le XII^e volume des Actes de l'Unité des Frères.

Alors Crato avait chanté à Frère Stefan les louanges des connaissances extraordinaires et de la modestie personnelle du docteur Marcello, recommandant aux Frères de l'accueillir parmi eux. Il aurait eu, semblait-il, toutes les qualités requises pour être l'assistant de Crato dans l'exercice de ses fonctions à la cour mais, très vraisemblablement, Crato n'avait-il pas osé faire cette proposition à l'empereur. L'absence complète de prétentions de Marcello et son désintéressement égalaient, à ce que l'on dit, la candeur des jeunes étudiants en théologie parmi les Frères. S'il s'était établi parmi eux comme Crato le lui conseillait, il aurait rendu à l'Unité des services bien plus précieux que ceux du médecin préposé au service du margraviat morave, Thomas Jordan de Klausenburg, avec lequel d'ailleurs Crato était aussi en correspondance (2).

Pour donner suite aux sollicitations de Crato et certainement aussi pour entourer de soins un frère dans la foi persécuté, Frère Stefan négocia en effet avec le sieur Jean l'aîné de Zerotin afin que Squarcialupi pût s'établir, lui et sa famille, à Trebic, ville assujettie à Smil Osovsky de Doubravice qui, depuis peu, 1572, avait épousé Bohunka de Zerotin. La ville de Trebic qui, jusque là, paraît-il n'avait point encore eu de médecin (3), promit au nouveau-venu la possibilité de faire valoir ses capacités dans un champ de travail utile et le pasteur de la communauté de l'Unité de Trebic, Jean Aeneas qui avait déjà rencontré l'exilé italien à Vienne, ne le laissa certainement pas sans encouragement et sans aide. Le séjour à Trebic commença vraiment pour Squarcialupi comme un cadeau de Noël de la part des Frères: « En 1574 il y fut amené de Vienne, la Veille de Noël. La voiture payée, le sieur pourvut à tous ses besoins... ».

Marcello Squarcialupi avait derrière lui des années agitées. Comme médecin à Piombino, il avait rédigé un écrit sur la peste (1565) mais, déjà alors, il s'intéressait au mouvement d'idées touchant la science et la Réformation. Vers 1571 il suivit l'exemple de nombreux Italiens mécontents de la suprématie de l'Eglise romaine et, quittant sa patrie, il s'enfuit aux Grisons. « Adieu pour jamais, fers pesants! Il soulagea alors son coeur dans un distique par lequel il glorifiait avec gratitude la liberté du Christ, se souvenant sans doute du cache-

(1) *Eretici italiani del Cinquecento*, Firenze 1939, 305.

(2) *Actes XII*, 448b-449a. — Sur Jordan, F. Hrejsa, *Confession tchèque*, Prague 1912, 368, note 4.

(3) Guillaume Nikodém, *Dejiny mesta Trebice*. (Histoire de la ville de Trebic), I, 1931, 245.

l'Inquisition ne lui aurait point épargné. Ce n'est peut-être alors, dans ce refuge des Alpes suisses, qu'il épousa la fille d'un pasteur inconnu (4), ne cessant d'entretenir des relations avec l'émigration italienne et de nouer avec une sincérité bruyante de nouveaux liens d'amitié, surtout lorsqu'il en pouvait attendre un appui, mieux encore, la garantie de sa position matérielle dont l'incertitude lui pesait évidemment beaucoup (4 bis). C'est ainsi qu'il fit connaissance de son compatriote Mino Celsi, originaire de Sienne, par un sincère de la tolérance confessionnelle, gentilhomme de grande habileté diplomatique et écrivain lettré qui repoussait hardiment toute répression violente, imposant silence à chaque hérétique, quel qu'il fût. Déjà en 1573 très probablement, il suivit Celsi, se rendant à Vienne auprès de Crato, où Celsi était venu de Bâle (5), par l'entremise de Celsi qui était retourné à Bâle, Squarcialupi se mit ensuite à correspondre de Trebic avec le recteur de l'Université de Bâle, Théodore Zwinger, jusqu'à l'année 1576.

La place qu'occupait Marcello Squarcialupi dans l'effervescence religieuse et confessionnelle de la fin du 16^e siècle n'a pas encore été vérifiée de façon univoque, jusqu'ici. F. S. Bock voyait en lui un antitrinitaire typique, Cantimori tout simplement un caractère inquiet qui courait après le bonheur et la richesse (6). Le jugement de Frère Jean Aeneas donne raison à l'opinion que Cantimori a émise dernièrement. Les documents qu'Aeneas recueillit sur le séjour du docteur Marcello à Trebic contiennent cependant, en plus, sa confession de foi qui a une grande valeur. Il n'y a pas à douter de sa sincérité. Bien au contraire, elle permet de justifier définitivement Squarcialupi de l'accusation d'antitrinitarisme.

(4) Dont parlent les *Actes XII*, 449a: « il est en effet pasteur, cependant il exerce le métier de tisserand ».

(4 bis) Au dernier moment, il nous résulte que Marcel Squarcialupi fut inscrit à l'Université de Bâle, pendant l'année 1572-73. C'est en effet le premier des 89 étudiants inscrits pendant le rectorat du prof. Théodore Zwinger, et sa matricule porte: « Marcellus Squarcialupus, Plumbinensis Tuscus, philosophiae et medicinae rector, P. Pernaë corrector. 6 B (= solidi).

Nous trouvons ces données à la p. 24 du vol. suivant, édité cette année même: *Die Matrikel der Universität Basel. Im Auftrage der Universität Basel herausgegeben von Hans Georg Wackernagel unter Mitarbeit von Marc Sieber und Hans J. L. Müller. II Band. 1532/33 - 1600/01 verlag der Universitätsbibliothek. Basel, 1956, 4^e, pp. XXVI-634.* P.

(5) Celsi était encore à Vienne en janvier 1574 (Cantimori 304, note 3). Qu'il était alors en relations avec Squarcialupi et Crato, cela résulte d'une lettre de Crato à Théodore Zwinger, du 25 février 1575 (Cantimori 305, note 1). Frère Aeneas relate le récit sur Squarcialupi à sa visite à Vienne avec Frère Stefan (« lorsque nous étions à Vienne », *Actes XII*, 448b), qui eut lieu déjà en 1573 (J. Th. Müller, *Geschichte der Böhmischesen Brüder II*, 1931, 434).

(6) F. S. Bock, *Historia antitrinitariorum*, Regiomonti 1783. Cantimori 305.

Bientôt après son arrivée à Trebic, Squarcialupi adressa à Frère Aeneas sa demande d'admission dans l'Unité. A cette époque, les Frères recevaient souvent de telles demandes. Ils y donnaient suite avec prudence et réserve, même si le délai d'attente était abrégé et la cérémonie d'admission simplifiée, pour ceux qui avaient été auparavant membres de quelque Eglise évangélique (7). Malgré cela, Squarcialupi attendit presque un an tout entier avant d'être admis à participer à la Sainte Cène dans la communauté des Frères de Trebic. Peut-être avait-il espéré que cela se ferait le dimanche de Pentecôte, 22 mai 1575, et pour cette raison, avait-il remis à Aeneas sa confession de foi, rédigée le 18 mai déjà. Mais ce ne fut qu'en automne que les Frères acquiescèrent à sa demande (8).

La raison du renvoi était évidemment la méfiance d'Aeneas à l'égard du fougueux et loquace étranger, méfiance qu'il exprimait même dans une remarque en marge de sa Confession: Si Squarcialupi présente sa propre confession nouvelle, cela ne signifierait-il pas qu'auparavant il confessait quelque chose de différent? Avec de la bonne volonté il était certes possible d'interpréter la confession de Squarcialupi comme étant conforme à la doctrine de l'Unité, puisqu'il confessait et reconnaissait expressément la Trinité de Dieu, accentuait l'importance d'une ferme discipline et la validité des deux sacrements, le baptême et la Sainte Cène. Il employait, il est vrai, des termes très courants et génériques, laissant la question du baptême dans une indétermination frappante qui pouvait donner l'impression d'être peu digne de foi chez un homme suspect d'entretenir des relations avec les anabaptistes (9). Mais la raison principale de la méfiance des Frères envers Squarcialupi, c'était ses manières de grand-seigneur: « Il était flatteur à l'italienne ». Vivant parmi les seigneurs, il se mit à amasser l'argent qui affluait. Mais ensuite

(7) C'est ce qu'atteste d'après sa propre expérience, Esrom Rüdinger, ancien professeur à Wittemberg, qui était devenu Frère, dans une lettre, écrite du reste à l'instigation d'Aeneas, à Frédéric de Kanitz, l'an 1579: *Receptio, qua ab antiquo utuntur ecclesiae nostrae ad externos, qui ex pontificiis ecclesiis ad eas veniunt fortassis pomposior aliquibus videri possit, similia sunt ea omnia iis, quae cum catechumenis fecit antiquitas. Sed cum iis, qui ex reformatis ecclesiis, ut appellantur, veniunt, iisdem receptionis ceremoniis, ut puto, non utuntur, necum certe et cum aliis aliquot non sunt usi, cum non in novam ecclesiam veniamus, sed ex una orthodoxa transeamus in aliam. Habentur autem etiam Augustani pro orthodoxis. Caetera ipsi intelligitis: non esse nostras tamquam initiationes mysteriorum Eleusynias, in quo permulti ex vulgo nostro errant.* (*Actes de l'Unité des Frères XII*, 469b).

(8) Ainsi j'explique la remarque d'Aeneas, écrite en tchèque, 449a: « Il fut admis à la communion en automne de l'année 1575. A Pentecôte il fut encore retenu. Ensuite il me remit sa Confession ».

(9) *Baptismo sacramentum est et lavacrum in nomine Patris, Filii et Spiritus sancti aqua simplici ad animi regenerationem.* (*Actes XII*, 449b).

séjourna chez quelques uns qui le considéraient bien plus comme poier que comme docteur en médecine. Et puis pour ses prétentions effrénées, il inspira aussi du dégoût aux pauvres comme aux riches. En 1578, et déjà avant, il avait à prodiguer ses soins au sieur Peczinger à Nechanice (10). Il y était à peu près depuis un mois, rénumérant trois écus par jour et il ne rabattit presque rien de toute la somme. Pourtant il pleurait misère. Il envoya même sa femme et ses enfants dans les Alpes auprès de son père à elle [il est docteur, toutefois il exerce le métier de tisserand] comme s'il n'avait rien de quoi pourvoir à leur subsistance (11). Ajoutons à tout cela un ingénieux esprit d'entreprise, comme aussi la remarquable largeur de vue du docteur Marcello, et encore son omniscience de dilettante, avec laquelle il s'emparait et s'acquittait des devoirs surpassant ses forces, soit dans le domaine de la médecine, soit de la littérature, pour ne pas comprendre pourquoi les Frères repoussèrent avec une certaine répugnance sa coopération, bien qu'il l'offrit constamment et sans être nullement pour des motifs uniquement intéressés.

L'an 1577, Squarcialupi se décida à visiter sa famille qu'il avait envoyée auparavant en Suisse. Immédiatement il associa à ce voyage un plan hardi d'évangélisation, dans lequel il engloba son pays natal et adjoignit un rôle important aux Vaudois italiens. Il l'expliqua par des paroles empreintes de la plus grande et pressante sollicitude dans une lettre envoyée à Ivancice, centre culturel de l'Unité, dans le main propre des Frères Aeneas — celui-ci venait de passer précédemment cette année-là à Ivancice, Jean Capito l'ayant remplacé à l'abbaye —, Isaïe Cibulka et du recteur érudit de l'Ecole des Frères, Johann Rüdinger. C'est une lettre d'adieux, mais écrite dans l'espoir que l'auteur reviendrait avec femme et enfants, desquels il avait voulu se séparer pour un certain temps. Au moment de son départ, Squarcialupi se justifie de la réputation qui lui avait été faite d'avoir demandé des rétributions trop élevées pour les soins médicaux prodigués aux Frères. Toutefois on lit entre les lignes que le médecin-exilé avait cherché pour l'argent un intérêt peu commun et que déjà il pensait à l'honoraire pour l'édition qu'il avait préparée de Plinie le Jeune, d'Aulus-Gellius et de Macrobe, après avoir si mal réussi, à cet égard, avec l'édition de Mario Nizzoli. Il s'était mis à travailler à la publication de quelques écrits de Cicéron peut-être sous l'impulsion de Thomas Jordan de Klausenburg, comme il en fait mention, et il aurait aussi volontiers terminé en Moravie l'oeuvre si heureusement commencée dans ce pays. Mais pour cela il avait avant tout besoin de l'intercession des Frères auprès de Jean de Zerotin, qui, selon toute apparence, avait perdu confiance en lui et, en second

(10) Il s'agit vraisemblablement de Nicolas l'ainé Pecinger de Bydzin, mentionné à Nechanice en 1576 (Müller, *Geschichte der Böhmischen Brüder* II, 1931, et décédé vers 1599 environ.

(11) *Actes XII*, 449a.

lieu aussi, d'un appui matériel de l'Unité pour ses vastes projets, concluait-il, seraient aussi d'un grand avantage pour l'enseignement scolaire des Frères. Dans cet ordre d'idées, le souvenir que Marcello voue à André Stefan et les louanges qu'il en fait, son intérêts. En présence du médecin de Zerotin, Venceslas Lavin d'Ontenfeld, l'Ancien des Frères André Stefan, peu avant sa mort récente (21 juillet 1577), l'aurait invité à traduire en italien la Confession des Frères. Une telle oeuvre aurait une importance missionnaire et servirait tout particulièrement aux Vaudois de Calabre qui depuis longtemps, déjà, assure Squarcialupi, attendent un secours de ce genre. Cette idée était venue à Frère Stefan lorsqu'un seul anabaptiste l'en avait prié; mais lui, Squarcialupi, en adresse la prière comme Frère au nom d'innombrables Vaudois et d'autres Italiens qui, grâce à ce moyen, pourraient être gagnés pour le Christ. Si les Frères donnaient leur consentement, il serait en état de terminer la traduction au bout de deux mois. En Suisse où séjourne sa famille, il y a un imprimeur capable, de sorte que l'on pourrait être assuré d'avoir une édition soignée. Cette entreprise si remarquable ne présente qu'une seule difficulté: le docteur Marcello n'a pas d'argent pour les frais d'édition. Ainsi écrivait-il de Trebic, le premier novembre 1577, en annonçant en même temps son intention de se rendre à Ivancice vers la Saint Martin (12).

Les Frères ne se réjouissaient en aucune façon de la visite du docteur Squarcialupi. Esrom Rüdinger lui répondit en leur nom: aimablement il est vrai, mais de manière absolument négative. Après quelques phrases, en général louangeuses sur l'érudition de Marcello, non seulement ils n'excusent en rien le docteur, mais même ils constatent que les reproches dont Crato et Jordan l'ont abreuvé, étaient certainement motivés. Qu'il eût essuyé un échec en faisant cadeau de l'édition de Nizzoli (13), n'était pas la faute des Frères qui même ne peuvent rien y changer. Quant à Macrobe, Rüdinger conseille à Squarcialupi de prêter toute son attention au commentaire de son beau-père Camerarius et d'en exprimer son opinion. Les frères de Ivancice accueillirent tout aussi froidement la pensée d'une traduction en italien de la Confession de foi des Frères: Avant tout les Vaudois ne sont pas des nôtres, nous n'avons jamais vu une seule de leurs confessions et jusqu'à aujourd'hui, ils n'en ont publié aucune. S'ils veulent s'instruire, ils peuvent recourir à la littérature appropriée et suffisamment vaste que les nations voisines et lointaines ont publiée, tandis que la Confession des Frères est moins destinée

(12) *Actes XII*, 450b - 452a.

(13) Aeneas écrit à ce sujet dans l'appendice de ses rapports, *Actes XII*, 456b. « Peu s'en fallut que pour cette raison il ne se fâchât contre les Frères parce que le sieur Jean de Zerotin n'avait pas voulu accepter de sa part un nouveau Nizzoli qu'il se préparait à dédier à son fils Charles ». Charles l'aîné de Zerotin avait alors treize ans.

enseignement que, plutôt, au témoignage de cette doctrine que les prédicateurs des Frères confient à leurs auditeurs. D'ailleurs il y a encore d'autres graves raisons qui empêchent les Frères d'acquiescer aux desseins de Squarcialupi.

Il semble néanmoins que les Frères, comme souvent auparavant en de semblables situations, simplifièrent la solution en renonçant à tout risque public. Écoutons cependant l'expérience d'Aeneas : On entendit ensuite de plus d'une personne que Marcello parlait mal des Frères, les traitant d'avares et de sodomites devant Dudicius et d'autres encore. C'est pourquoi le rencontrant à Brno (Brünn) chez le docteur Jordan, je lui en ai parlé. Lui, avec fausseté et d'étranges prestidigitations de prétextes chercha à me persuader de ne pas croire pareille chose de lui. Il me pria, disant que je savais ce qu'il pensait de nous, ce qu'il disait sur notre compte, ce qu'il écrivait en Italie etc. etc., tournant tout du bon côté. Et en plus, pour que je puisse le défendre contre ceux qui lui font des reproches, il ajouta qu'il voulait écrire tout cela de sa propre main et me le remettre, que jamais il n'avait dit ces choses, tout au contraire. Je m'en contentais et ainsi il s'en alla. Il se rendit aussi de nouveau à Paskov chez Dudicius et de là ensuite à Cracovie » (14).

A Paskov André Dudith-Sbardellati qui possédait une culture classique, ancien évêque à Canad et Cinq-Eglises en Hongrie, s'employa pour Squarcialupi. Après que la Réforme eût gagné sa sympathie, il acquit le droit seigneurial à Paskov près de Mistek (en Moravie) et précisément l'année 1578 il accorda à l'Unité des Frères le droit d'y fonder une école. Bientôt après (1579) il partit cependant pour Breslau. De Paskov Squarcialupi écrivit à Frère Aeneas le 8 août 1578. Entre-temps il visita les Alpes, mais maintenant, sur un ton de reproche, il se justifie de nouveau des calomnies auxquelles les Frères prêtaient l'oreille. Marcello s'en était rendu compte l'après la conduite d'Aeneas lors de leur rencontre à Brno. Comment, à tout jamais, les Frères avaient-ils pu croire que Squarcialupi blâmait l'Unité? Tout au contraire, il avait écrit sur elle de façon très louangeuse au pays des Grisons, en Suisse, à Bâle (15). Il l'a défendue avec sa plume contre les attaques, même ici en Moravie. Il avait aussi critiqué, il est vrai, par exemple le prédicateur de l'Unité, Matthieu Husak, qu'il avait soigné en Bohême et qui l'avait payé d'ingratitude. Devant le synode de l'Unité des Frères à Hohenesov, il s'était plaint à Frère Georges Israel du pasteur de l'Unité

(14) *Actes XII*, 453 a. La réponse de Rüdinger à Squarcialupi *ibidem* 452a - 53a.

(15) Cette mention excite la curiosité en ce qui touche les lettres moraves de Squarcialupi, conservées à la Bibliothèque universitaire de Bâle avec la sign. F. G. I, 26.

Jean de Prusinovice (16). prétendant qu'il avait mal soigné une Soeur à laquelle Squarcialupi donne le nom de Heroïna. Le docteur Marcello assure n'avoir pas accepté un centime de l'excellent homme Brotan, bien que le bruit courût qu'il lui avait soutiré trente florins. Toutes ces plaintes et d'autres semblables, Squarcialupi les communiqua par écrit et à plusieurs reprises à Frère Israel et tout particulièrement à l'administrateur de la communauté de Trebic, Paul Cedron de Bystrice; jamais cependant il ne reçut de réponse. Est-ce qu'il ne convient pas de parler ouvertement et franchement avec ses amis de choses qui nous touchent? Usant de cette liberté amicale, Squarcialupi reconnaît ne pas pouvoir louer les moeurs des Frères quant à l'hébergement des filles de service dans les maisons des Frères (17). Il venait d'être témoin du mariage du prédicateur de l'Unité, Laurent Justus. Il éprouve le besoin de faire remarquer que les remèdes que Justus prépare sont dangereux. Justus, ignorant la chose et étant en général peu instruit (18), se sert d'un violent poison (antimoine) pour leur préparation (19).

La lettre caractérise à merveille Squarcialupi, mais, autant que nous pouvons la vérifier aux sources, elle ne le convainc pas de mensonge. Ce que nous savons de Jean Brotan qui est, selon lui, un optimus vir, explique pourquoi il était sympathique à Marcello: « C'était un homme amusant, bavard et farceur..., il aimait à bâtir, faisant le commerce des chevaux et il s'y consacrait souvent excessivement, plutôt que d'entourer de soins les communautés qui lui avaient été confiées » (20). La critique de Laurent Justus s'accorde avec le rapport des Frères selon lequel ce ministre marié, ancien administrateur à Paskov, « était aussi un peu médecin, homme simple, franc, pieux, aimant cependant la bouteille » (21). Nous pouvons même admettre que plus d'une médisance sur la conduite de Squarcialupi était exagérée et que ce qu'il allègue pour sa défense avait un fondement réel. Tout bien considéré, on ne peut accuser le docteur Marcello de manquer à la vérité.

(16) Peut-être Jean Jonata, mort en 1587 comme administrateur à Jicin dont le *livre de décès* des Frères (éd. de J. Fiedler 281) dit qu'il s'y connaissait un peu en médecine.

(17) Semblable reproche était déjà adressé aux Frères en 1557 par Albert de Pernstejn, que leurs pasteurs faisaient l'élevage de deux ou trois « laitières », ce que démentit Frère Matthieu Cervenka en 1558 — comp. Jean V. Novák, *Controverse des Frères avec Albert de Pernstejn*, *Revue du musée de Bohême* 1891, 197.

(18) La même année, Dudith-Sbardellati lui aussi fit le même reproche à Laurent Justus, *Actes XII*, 458 ss.

(19) Lettre de Squarcialupi à Aeneas du 8 août 1578 dans les *Actes XII*, 453a - 455b.

(20) *Livre des décès*, éd. Fiedler, 294 - 5. Brotan mourut en 1600.

(21) *Livre des décès*, 286 - 7.

La réponse d'Aeneas, écrite à Ivancice le 24 octobre 1578, est une amabilité pleine de réserve et elle est de nouveau faite de manière générale, si ce n'est franchement évasive, et ce n'est qu'en hésitant qu'elle aborde les différents sujets de la lettre de Marcello. On se défend pas de l'impression que leur bonne réputation importait aux Frères non moins jalousement qu'à Sguarcialupi la sienne. Aeneas confirme qu'il considère le médecin italien comme membre de la même Eglise, mais le ton des observations tchèques desquelles l'accompagnait dans les archives des Frères la correspondance avec Marcello, est ironique. La méfiance d'Aeneas à l'égard de Squarcialupi était évidemment profonde malgré toutes les assurances de la lettre (22). Nous n'en connaissons pas toutes les raisons. Elle avait cependant, avant tout, ses racines dans la différence du style de vie des deux correspondants; du côté des Frères, peut-être bien aussi, dans l'incompréhension de l'intérêt de Marcello pour les sciences naturelles. Preuve en est le travail de Marcello consacré à l'œuvre de son compatriote Mario Nizzoli, ockamiste en philosophie et en quelque sorte l'avant-coureur du récent empirisme, aussi bien que son aveu d'être spécialiste, non en science linguistique, mais en sciences réelles (23). Au moment où Squarcialupi prenait en mains l'édition de l'œuvre de Nizzoli, trouvant une aide dans la personne de son frère Isaïe Cibulka (24), Nizzoli n'était plus. Il mourut en 1567 comme professeur de sciences au gymnase de Sabbioneta. Ne fait-elle peut-être pas allusion à la collaboration de Cibulka à cette œuvre, la sobre remarque critique du livre des décès des Frères Tchèques, selon laquelle « le Seigneur-Dieu enleva très vite et inopinément Cibulka et voulut bien le délivrer afin que peut-être il ne prenne pas racine à l'écart »? (25).

A la fin de la lettre du mois d'août 1578 Squarcialupi annonçait son intention de partir pour Cracovie. Il s'y rendit en passant par Breslau, par le chemin sur lequel il pouvait compter avec l'intercession du Dr. Craton de Craßtheim et de Dudith-Sbardellati, et que suivirent avant et après lui d'autres innombrables réfugiés italiens, qui cherchaient en vain le calme et le repos dans l'espace entre

(22) Aeneas à Squarcialupi du 24 octobre 1578, dans les *Actes XII*, 455b - 456b.

(23) Ainsi écrivait Squarcialupi en 1572 déjà à Rodolphe Gwalter, élève de Wilingli, à Zurich, qu'il voulait être estimé non in linguis mais in rebus ipsis (Canimori 305). Était-ce peut-être l'écho de la devise de Faustus Sozzini « res, non verba quaero? »

(24) Aeneas annota que Marcello se préparait à dédier son Nizzoli à Charles Zerotin et il ajoutait: « et même au moyen de Frère Isaïe, il s'y était appliqué. Il présumait peut-être que nous voulions accaparer ce qui devait lui revenir pour un tel travail en écrivant ces choses. Valeat et nunc et semper » (*Actes XII*, 456b). Cibulka mourut l'an 1582. Sur Nizzoli cf. Q. Breen, Marius Nizolius, in: *Archiv für Reformationsgeschichte* 1955, 69 ss.

(25) Fiedler 275.

la Pologne et la Transylvanie. « Nous sommes des pèlerins », écrivait une fois le docteur Marcello à Sozzini lorsqu'il repoussait ses vues opiniâtres, « à peine avons-nous ce qu'il nous faut absolument pour conserver simplement la vie et n'importe où nous nous tournons, rien ne nous réussit sans l'amabilité secourable d'autrui » (26).

L'épisode de Trebic évoque un tableau de souffrance et de trouble à une époque où les Eglises de la Réforme une fois établies, l'Unité des Frères Tchèques non exceptée, ont perdu beaucoup de leur solidarité primordiale avec les déshérités.

Nous publions en appendice la confession de foi de Squarcialupi ainsi que sa correspondance avec les représentants des Frères à Ivančice, en reproduisant le texte latin qu'on retrouve dans le volume XII des *Acta Unitatis Fratrum*, conservés aux Archives de Bohême, à Prague.

AMEDEO MOLNAR

Faculté Comenius de Théologie Protestante
Prague

(26) La lettre datant de 1581 est citée par Cantimori, p. 424.

DOCUMENTS

- Confession de foi du Docteur Marcello.

(*Acta Unitatis Fratrum XII*, ff. 449a-450a).

Cum fuerit semper ecclesia Dei a falsis fratribus afflicta, ea re factum est, ut li pastores novos homines non facile in eorum coetus receperint. Id ego intelli-ns, duo iam dudum curavi, ut ne mores meos pii viri omnino damnarent nequeeam fidei confessionem a postulantibus illam patiar desiderari. Nunc autem cumMoravia (Deo concedente) mihi sit agendum, ibidemque iam diu in Fratrumaldensium coetum, quorum fides et probitas mihi est explorata, cupiam asseribi,ne prius confessionem ab antiqua mea et aliis orthodoxis ecclesiis nota nonscrepantem, volui exhibere (a).

Dico igitur me credere in Deum unum, Patrem inquam, Filium et Spiritumnctum, quorum tres personae sunt et attributa distincta, substantia tamen et di-nitas una et individua. Hic porro Deus creato mundo hominem fecit ad imagi-em suam, qui homo cum pecasset, mortalis et natura peccator est factus atqueidem calamitate posteritatem omnem infecit. Sed noluit Deus homines cunctos,iure poterat, condemnare; quare sibi filios delegit in Christo suo servandos.

Est autem christianae ecclesiae disciplina in omnibus rebus certa et constans,ulla ordinum confusione admissa; sui sunt ergo loci, suique honores pastoribus,ctoribus et magistratus maiestati.

Sine orationis et sacramentorum et concionum ope non sunt ecclesiae christia-orum. Oratio autem nostra magnus est Dei cultus, nulla creaturarum admissa ve-eratione vel temporis aut loci discrimine. In qua oratione a Deo per Christumetimus, quae praesertim precatio continet, et acceptorum beneficiorum gratiasgimus.

Baptisma sacramentum est et lavacrum in nomine Patris, Filii et Spiritusncti, aqua simplici ad animi regenerationem. Domini autem coena communica-est corporis et sanguinis Iesu Christi. In quo sacramento panis et vinum signaico non immutata in aliam naturam, sed sacramenti vi, ut Christus ait, corpus etanguinem nostri Servatoris. Usum demum dico animarum nostrarum vitam inhristo, qui vita est, eaque omnia per fidem et Spiritus sancti virtutem. Verumnim vero, quia non cuique ac semper datur, ut concionibus et orationibus publi-s et sacramentis intersit, ideo quae ad salutem necessaria capita sunt, hic pauciscribo:

Christianus unum Deum credit, Patrem, Filium et Spiritum sanctum. Praete-rea Iesum Christum, Dei Filium verum, sancti Spiritus virtute natum ex Maria vir-ne. Eundem credit et verum hominem, uti etiam vere Deum esse fatetur. Et quiaeus fuit, peccare non potuit Christus, quamvis affectibus obnoxius fuerit. Creditilium Dei crucifixum fuisse, mortuum et ex mortuis ad vitam revocatum, ad coe-s demum ascendisse, ut ibi sit ad iudicium usque noster advocatus et ecclesiaeput.

Neque dubitat animus fidelis eundem Christum ad iudicium demum venturum, ubi facta mortuorum resurrectione ac viventium mutatione, pii ad coelestium regni possessionem vocabuntur, impii ad poenas aeternas tradentur.

De caetero vestimentorum, cantionum, sonorum nominumque genera (dum absit superstitio et idololatria) me nihil movent; etenim scio cunctas ecclesias et aetates in omnibus rebus omnino consentire non posse.

Reliquas sectas ab his capitibus, quae praecipua christianae fidei sunt, abhorrentes, ego damno et censeo abominandas.

Trebicii Moraviae, XVIII. Maii 1575.

Marcellus Squarcialupus.

(a) *In margine, de la main de Jean Aeneas: Cur non illam ipsam?*

II. - Squarcialupi aux Frères Aeneas, Cibulka et Rüdinger.

(*Acta Unitatis Fratrum XII, ff. 450b-452a*).

Ecclesiarum Valdensium episcopis Aeneae et Isaiae, gymnasiarchae Rüdingero et iunioribus magistris Evanczitiensibus, fratribus suis, Marcellus Squarcialupus salutem plurimam dicit.

Spectatissimi viri!

Si fieri posset, ut omnibus, quos in Moravia novi, ante meum discessum valedicerem, facerem sane libenter. Nihil est enim tam ab omni humanitate abhorrens quam quibuscum egeris, quos amice appellaris, ab his discedere non salutatis. Verum quia cum omnibus non possum, id ipsum tamen cum paucis agam. Atque cum vos ego isthic agentes habuerim semper charos et inprimis colendos, vobis ipsis maxime studia mea et honestos labores, vosque vicissim Deo clementissimo commendare volui.

Cum autem quid sit futurum, o caducam naturam!, nullus homo cernat, si morte vel alio casu impeditus non redeam, testatum sit his literis apud animos vestros, me, ut hunc veni, vestri cupidum, sic abire studiosissimum. Quem laeserim ex vobis nescio.

Illi homini, qui me a fratre meo charissimo Brotane 30 petiisse dixit, cum 4 mensibus perpetui laboris nihil petierim ac 10 pene coactus acceperim, veniam a Deo precor. Acerbe hoc nomine a Cratone atque Iordano castigatus, hoc nequeo reticere sicut neque illud, me pro minimo malo in digito cuiusdam foeminae magnum precium voluisse. Dico (nam qui bonorum de se honestum iudicium negligit, is bonus non est) me a muliere triginta millia possidente 40 dies continenter a me curata, 20 petiisse, 12 optasse, vix tandem ioachimicos extorrisse.

Venit autem ad me montem aureum promittens, cum a chirurgo in digiti et simul brachii putrilaginem esset coniecta. Crimina ista vel mendacia potius patronos meos in me incitarunt, quos aliquando, veritate comperta, mihi aequiores, Deo volente, reddam. Vobis interim, colendi Fratres, affirmo, me postquam Christum Servatorem agnosco, homo ipsum una eademque, qua vos ratione coluisse. Utinam linguae vestrae ignoratio non me saepe coetibus et concionibus vestris magno meo dolore absterruisset, sed posthac minor erit in ea re difficultas. Quocirca cum vobis ego fuerim semper amicus et in Christo frater, si me vos ut fecistis, et magis in posterum dilexeritis, erit causa, cur ego vos in dies plus amem atque suspiciam.

Neque tamen hoc meum studium leve est. Non ab eo non rediturus. Dum vi-
am, revertar easque mecum reducam, quarum absentia me diu ac nimis discru-
t. Ad haec Plinium Secundum et cum Gellio Macrobius hoc anno, ni fallor,
itos expecto, in iis iuvenis offerendi sunt, utinam fatio minus difficili quam Ni-
lius meus.

Praeterea scitis me aliquid in Cicerone incepisse. Vellem in hoc eodem coelo
choata percipere. Quo fit, ut ab heroibus et proceribus non sit recedendum. Cupit
ustris et sapiens vir Iordanus, ut sibi inscriptae meae Tabellae edantur. Tales ad
ille videbitis (mitto reliqua) ex Cicerone, si potero vestra terra uti. Mihi quidem
acet Moravia et fortasse nimis. Utinam sic ego Moravis! Quare vos id iure mihi
stro efficite. Ratio est duplex: praecipua, si meam innocentiam illustrissimo
ini Zerotino explicetis, altera vero, si certum aliquod subsidium studiorum ac
borum, ad quos aggredior, mihi curabitur.

Pastoris et sacerdotis doctorisque autoritas magna est. Neque ubi religio floret,
i cupiditas est. Iungite consilia et conatus, adhibete nervos omnes, Deo favente,
ominibus non repugnantibus rem perfectam reddetis. Nascentes modo scholas vi-
etis. Pulchri gymnasii fundamenta si quis muniret aut auditorium unum vobis
lornasset, munificium hunc ipsum diceretis, et statua (si fieret usus) ornandum
nseretis. Ego non muros aut res caducas cogito, non munera, sed familiae tantum
ut nationi paro, sed sapientiae fundamenta aedificio, munera cum vobis, tum
osteritati utilia, honorifica et semper ad nominis immortalitatem duratura. Quod
rebus omnibus tentatis nihil tamen exoretis (volo enim omnes fortunae ictus
e munire), vestra in me officia et voluntatem semper praedicabo, neque vestrum
nimium umquam, sed meam sortem unam incusare potero. De me haecenus.

Rogavit me etiam atque etiam paulo ante mortem (o, plagam eo graviorem
uo minus multi eam sentiunt!), rogavit me inquam valde vir situs Stephanus, ut
estram confessionem italicam facerem. Lavino praesente atque me etiam obser-
ante id factum est. Si vobis, optimi pastores, idem cordi est, si etiam Italos
nam et Scythas esse salvos quis non velit?), si nostros ergo curatis, facite, ut hoc
pus italice loquatur.

Sunt multi, sunt ecclesiae, tamen in tenebris, apud nos. In montanis Calabrum
iam Valdenses habemus; libellum hunc nimis diu expectant. Si negligitis, lau-
are non possunt. Hoc ipso meo labore potestis absque ullo periculo quiescenter
n vestris sedibus Italiam universam percurrere, evangelii fines augere, multas
nimas Christo servare. Vir ille optimus unius tantum anabaptistae rogatu in eam
ogitationem adductus est, ego vos rogo et obsecro, vester Frater multorumque
ratum nomine ac verbis. Non laedam sensus, non erit inepta oratio. Mensibus
uobis absolvam. Ubi meae degunt, ibi est diligentissimus librarius, emendator
go ero, sed sumptum ad editionem facere non possum. Omnia volui significare.
estificatio mei animi haec est.

Vos rescribite, si me amatis. Etenim apud Alpinos fratres literae vestrae mihi
ro testimonio singulari erunt. Valet, ac me ad Martinum expectate.

Trebicii, Cal. Novemb. 1577.

Vobis addictus

Marcellus Squarcialupus.

III. - Esrom Rüdinger à Squarcialupi.

(*Acta Unitatis Fratrum XII*, ff. 452a-453a).

Clarissimo et ornatissimo viro D.D. Marcello Squarcialupo, amico et in Christo Fratri dilecto.

Clarissime vir!

Non tantum nequaquam vulgaris doctrina tua, sed etiam humanitas eximia tua commendat te nobis, quae non sivit te ad tuos excurrere antequam nobis tam amanter et honorifice valediceres erudita epistola tua. Nos quod unum possumus, gratias agimus studio erga nos tuo et oramus, ut sicut de te perbenigne policeris, etiam deinceps conserves benevolentiam hanc erga nos tuam omni loco et tempore. Itineri autem tuo bene precamur.

Et quoniam opera artis tuae utiliter inseruisti nostris, gratiam tibi hoc nomine confitemur, etiam referre studebimus quam poterimus quoquo tempore. Caetera ad nos non pertinent, neque de iis laborare solemus, quae homines inter se nugantur.

Sit de Dominus Crato ed Dominus Iordanus, summi tui, de qua re monuerunt, et non dubitamus causas eos habuisse cur facerent et studio commodandi tibi fecisse, quae fecerunt, et te grato animo admonitiones vel etiam castigationes, ut nominant literae tuae, accipere.

Ad eos, quos fecisti patres Nizolii tui, dicimus tibi plane nihil non posse amplius et est beneficii instar plane dicere, cum non possumus, quod petitur.

De caeteris operis tuis, quas instituis, committimus cum ludimagistro nostro, quem existimamus haec melius intelligere, non sumimus nobis de talibus rebus iudicium. De Macrobio tamen existimat socerum suum Joachimum Camerarium fecisse operae precium, de cuius correctionibus editis quid censeret cuperet cognoscere.

Ad conversionem in vernaculum vestrum Confessionis nostrae quod attinet: primum Valdenses non sunt ex nostris, neque nos umquam Confessionem fidei horum ullam vidimus, neque illi ante haec tempora edere ullas consueverunt. Ex caeteris vero piis, qui expetunt veritatem doceri, habent meliores libros et copiam quidem talium ab aliis vicinis et remotioribus gentibus, quos legant, cum noster libellus non sit tam scriptus ad instituendos alios quam ut testetur de doctrina, qua ad nostros auditores utimur.

Accedunt et alia quaedam, cur hoc neque opus esse ut fiat, neque ut fiat utile esse censeamus. Itaque in hac etiam parte gratias agimus studio erga nos et ecclesias nostras tuo, et tibi omnia fausta precantes, studia etiam nostra quaecumque tibi praesenti et absenti praestari possent, pollicemur. Vale.

Datum Evancziciis.

Senior, magistri et ludimagister collegii

Fratrum Bohemorum.

- Squarcialupì à Frère Jean Aeneas.

(*Acta Unitatis Fratrum XII*, ff. 453a-455a)

Pio viro et colendo amico suo, Fratri Iohanni Aeneae, Fratrum Evancziciensis seniori.

Salve, vir honorande!

Fieri non potest, ut qui viris prudentibus est charus, idem ipse sit a probitate prudentia alienus. Quare cum ad aures vestras pervenit, me vestro ordini minus amicum, deque vestris laudibus ac dignitate detrahere, scientes me piorum sapientium hominum studiosum inprimis esse, meo in vos etiam animo minus dubitare oportuit.

Mitto multa et magna mei erga vos amoris et plane observantiae signa, praeterea in illis litteris, quibus ordini vestro toti meum pectus ante abitum in Alpes tui. Equidem valde miror, cum tantum haberetis meorum sensuum pignus, non tamen homini quam ipsi mihi in re tam gravi credere vos maluisse.

Veni in Moraviam non a doctissimis tantum, sed optimis etiam viris Helvetiis commendatus. Nihilque mihi prius fuit inter vos agenti quam ut vobis omnibus, maxime, Aenea, me redderem non assentando, non blandiendo, sed per honestam vitae rationem commendatum.

Mitto Cratonem et Iordanum et virum illustrem Dudithium, quibus viris me maxime invisum esse non ignoratis. Trebicio discessi nemine unquam laeso et pienimo homini Christiano mei discessus dolore non levi relicto. Ille unus, qui me scitis et in ente novit, vos potest docere, quinam ibi fuerint mei mores, quantalevitante (cogor de me loqui cum iis, qui me non agnoscunt) erga illos me merui, qui mihi iam diu magnam iniuriam faciunt, dum vobis addicti videri solent. Et amarunt me nostri Heroes et in vicinia.

Nihilominus tamen voluntatem et mores meos non modo non probastis, verum etiam peccatos, ut video, habuistis. Vidi ego, cum essemus Brunae, aliam plane tuam sententiam, novum inquam animum tuum cognovi. Cur autem?

Haec una suberat causa, quod audistis me vestrum ordinem avarum et superbia appellasse atque de te tuisque moribus parum honeste locutum fuisse. Dixi, repeto nunc, idque teste Deo his litteris affirmo, nihil unquam de his rebus cogitasse, ordini me vestro amicum, tuique maxime studiosum fuisse, proficis, quae me sponte in posterum etiam (stante vestra, ut spero, bonitate) eodem modo fore.

Neque enim ignosco, Aenea, quantum differant singuli a genere universo atque unus boni hominis causa coetui vel magno parcendum esse. Quare neminem gravi unquam, imo audire hunc non possum, qui vel Pontificios, vel Valdenses, Lutheranos aut etiam ipso Scythas in universum ac nullo discrimine damnet, ut multi faciunt, inique proscindat. Neque sum ingenio tam fero, ut propter aliorum iniurias velim vestris omnibus irasci. Nondum bene me nostis, Aenea, rationes nonnullae hactenus animos nonnullorum offenderunt, sed patefaciet futura dies ipsa.

Et quia pro secundo mei erga vos amoris monumento hae litterae sunt, scias, vir pie, me de vestro ordine ad Reatos non semel et ad Helvetios, Hallogesque honestissimas literas dedisse. Non necessarias, dices. Ut vis, esto non necessaria, attamen scripsi et amore vestroque merito adductus feci. Nec unquam

virī non contemnendi laudes viris etiam laudatissimis obesse possunt. Numquam accidit, me praesente, ut esset de Fratribus mentio (quod nunc saepe in Raetia factum est), quin vestram pietatem et probitatis professionem praedicarim. Neque parum acriter vestros coetus contra gravissimos in Moravia doctissimosque viros per literas (huc me veritas nunc impellit invitum) propugnavi. Tamen videor nihil fecisse!

Videoque in hoc meo discessu perinde vos esse mihi amicos ac si semper ante me a vobis alieno fuerim. Iam quia me a non multis offensum iudicavi et aperte cum Iordano et Dudithio, viris clarissimis, de his verba feci, tibi etiam dico ut scripsi iam ad Esromum, Hussium illum, quam in Boëmia persanavi, Mathiam dico sacerdotem, fuisse mihi inhumanum, ingratum, superbum. Habeo eius epistolam egregie inceptam, ne graviore utar verbo. Quidam etiam Iohannes, medicus et sacerdos in arce Prosinovitiensi, dixit me Heroīnam non recte curasse, cum tamen iam sana esset, quam ille postea sua meliori medicatione optime curavit. Dixi, nescio quis ex vestris, meis patronis, me a Brotane, viro optimo, 30 petisse, quo nec obolum unquam petii; et ad vos in postremis de hac re, neque tamen vobis rescriptum est.

De iis ego rebus non reticui, occasione sic postulante, praesertim cum amici et patronis meis duobus Iordano atque Dudithio. Neque vobis intolerabile esse debet (commune enim hoc vitium ubique) in tanto numero nonnullos ex vobis esse, qui minus officio suo fungantur. Et cum aliqui peccant, si nos, qui laedimus, nec tamen servum pecus volumus esse, aperte de iniuria inter nos expostulamur, debetis aequo animo ferre atque ne id iterum fiat, procurare, quod haud dubium vobis esse eurae.

Scripsi ad praesulem Israëlem et alios quosdam eius collegas ante synodum Hollessoviensem de medico illo Iohanne. Nil responderunt; et literas tamen scire redditas fuisse. Ad Paulum Trebicium pastorem de gravissimis rebus bis terve. Neque rescripsit. Ad vos in ultima mea de Brotane. Siluistis. Quid igitur Iordano dixisti debuit de his nobiscum! Quasi vero bis terve non fuerim hoc remedio, sed frustra usus! Neque liceat nobis cum intimis nostris de rebus ad nos pertinentibus aperte ac modeste loqui?

Crede mihi, Aenea: si minus amico animo in vos propter mea verba Dudithio ille fuisset, non filium suum vestrae fidei ac disciplinae commendasset. Scio eadem illum de vobis, quae ipse iudico, iudicare.

Probitatem certe vestri ordinis et pietatem laudamus. Omnibus autem singulis latim pares tribuere laudes (nostis causas) nec possumus, nec debemus.

Et vide quam aperte atque amice de rebus praeteritis scripserim. Audi porro praeterea quam tibi nec petenti nec expectanti animum aperiā meum de rebus futuris.

Si res et locus postulet, ut de vestris ancillis respondendum sit, nunquam ego morem vestrum in alia natione laudabo. Quantum enim discrimen sit in ea consuetudine, omnes extra vestros coetus agnoscunt. Vidi hodie iam virginem Laurenti pastori copulari. Et in hoc homine odiosum et plenum discriminis est medicinam cum facere, cum nec literas ullas noscat, nec ullam partem tam difficilis et periculose artis tenere possit, et nihilominus antimonio, in quo venenata vis est, uti cum non pudet. Haec volui dixisse. In optimam partem non dubito te accepturum.

Tui ego semper ero amans. Tu si amore fueris aemulus, facies mihi rem periurandam. Vale, ac Fratres meos colendos ex me saluta, inprimis Rudingerum.

Pascovio, 6 Id. Augusti 1578.

Tui studiosus

Marcellus Squarcialupus.

Mitto epistolam Hussio redendam. Clemens D. Dudithius retinuit me iam nimis diu, quia nimis etiam in adversarios facilis est. Cracoviam sum iturus.

J. - Jean Aeneas à Squarcialupi.

(*Acta Unitatis Fratrum XII*, ff. 455b-456b).

S. p. d. Clarissime vir et amice colende!

Abfui in patria per menses duos et quam primo domo discessissem, tuas ad os allatas esse literas intelligo. Cum igitur abfuerim (quod saepe fit), non miraberis nihil fuisse hactenus responsum. Has an vel quando accepturus sis, dubito, longo enim intervallo absumus, scribo tamen. Ut autem ingenue ut ad amicum dicam, quod sentio, alias, mi D. Doctor, a te expectabam literas, quam video: Num videbaris coram mihi declarare animum Brunnae. Scis, mi Domine, cum te a aedibus D. D. convenissem, me pii amici praestitisse officium tibi que coram exposuisse, quam de te famam acceperim et quaesivisse placide, an haec ita se haberent et an ista sis locutus. Cum diceres (quod et nunc quidem scribis) tibi nec in mentem ista venisse, oraresque, ne crederem, respondi mox me plus fidei habere tuis quam alienis sermonibus, meque facile iam ista ab aliis accepta mittere, tibi que omnino credere. Cum ostenderes te literis etiam testaturum idem, quod ad me diceres, respondi me hoc non postulare, satisfacere mihi ea, quae coram audivi, tum tamen hoc velis, non repugnare me. Ita valedicto amice discessum est.

Quid igitur, mi Marcelle, conqueris, me alieno homini quam tibi credere valuisse? Nonne verba mea, quae ex ore audivisti, contrarium evincunt?

Officia humanitatis tuae, quae mihi atque meis, quos mecum in domo habui, praestitisti, grata fuisse et verbis et re declarare studui. Animum erga te sincerum et amicum non uno ad te scripto declaravi, quod et alii fecerunt. Testes nostrae erga te affectionis possunt illae etiam esse postremo communi aliquot nostrum nomine ad te Evancziczio datae literae.

Alias posterius a te mihi missas, in quibus de Brotane aliquid scriptum fuerit, me non memini vidisse et ad me perlatas fuisse valde dubito; atque etiam si fuissent allatae, incidisse tum aliquid facile potuit, ut respondere non licuerit. Mi Marcelle, in meliorem partem, etiam si non semper et in omnibus amicus amico satisfaciatur, interpretare.

Pro aliis, de quibus scribis, respondere non est meum hoc praesertim tempore. Mi tamen et illa coram dixisses, paucis componi res potuisset. Etiam illud, quod postremum de ancillis scribis, tale est, ut apud intelligentes et pios non mereatur huiusmodi reprehensionem.

Atque debebat omnino tua praestantia, si quid vel in ea parte desiderabat, non celare me, cum et familiaris tibi et minister eiusdem ecclesiae, cuius tu quoque membrum, fuerim, exemissem, ut puto, animo scrupulum.

Haec, vir ornatissime et amice colende, rescribenda necessario iudicavi, ne secus quam par sit de me meisque vel nostris Fratribus sentiat aut cogitet humanitas tua.

Quod reliquum est, oro, ut de me meisque vel nostris Fratribus hoc sentias, quod pietas christiana postulat, nosque ut eiusdem corporis membra constantem ames, amicumque te esse quolibet loco declares. Idem tibi de nobis persuades. Bene ac feliciter vale. Deus te Spiritu sancto suo regat et ad necessarium usum bonorum diu incolumen conservet.

Evanczicio, Octobris 24, Anno 1578.

Epistolam Hussio reddendam, quam te mittere scribis, non vidi. Redditae sunt mihi literae tuae resignatae et ex D. D. Iordano intellexi ad eum etiam easdem allatas fuisse iam resignatas, quod miror.

Tui studiosus

Iohannes Aeneas.

Il movimento valdese in Europa secondo le più recenti ricerche

(secoli XII-XVI)

Comunicazione al Congresso di Storia delle Religioni in Roma, aprile 1955

Da documenti del secolo XIV, in particolare dagli Atti del processo di Giaveno del 1335 e dei processi di Pinerolo e di Torino del 1387 e 1388, si hanno notizie di prima mano su un gran numero di comunità valdesi o cataro-valdesi sparse specialmente in Piemonte e nel Delfinato. Le località nominate si trovano, di qua del crinale alpino, non solo nelle classiche valli valdesi del Pellice (Val Luserna), del Chisone e del suo massimo affluente di destra la Germanasca (Val Perosa e Val S. Martino e più su, verso il colle Sestriere, Val Fenestrelle o Pragelato), ma anche nelle valli della Dora Riparia (Val Susa) e delle tre Sture di Lanzo (Viù, Ala e Valle grande); mentre, immediatamente al di là della catena delle Alpi, sono menzionate in particolare le tre valli Louise, Argentière e Freissinière sulla destra dell'alta Durance, tra Briançon e Guillestre. Ma il movimento valdese, durante il secolo successivo, era molto più esteso. Oltre le località testè ricordate, che costituivano il nucleo centrale delle Alpi Cozie esistenti in quelle valli fin dalla prima dispersione dei seguaci di Valdo (attorno agli anni 1179-1184), s'incontrano gruppi più o meno numerosi di valdesi in molte altre regioni del Piemonte (alta valle del Po, Saluzzo, Cuneo, Chieri, dintorni di Torino e di Pinerolo), in Lombardia, in Calabria e nelle Puglie, in Provenza, Linguadoca, Spagna settentrionale, Savoia, Svizzera, Alsazia, Francia settentrionale, Fiandre e Paesi Bassi, Germania, Austria, Boemia e Moravia, Polonia ecc. Contrariamente a certe tendenze apologetiche sempre vive nella storiografia confessionale di parte valdese, che sogliono vedere in questi vari gruppi solo ciò che li unisce in un vincolo comune di riti, di dottrine e di organizzazione ecclesiastica, e lasciano volentieri da parte le differenze, i

dissensi, le ombre o ciò che non quadra con i propri apriorismi dogmatici, etici o sociologici, noi ci studieremo di mettere in evidenza quel che ne costituisce la vera fisionomia storica, così come risulta dallo studio spassionato delle fonti, senza preoccuparci minimamente — è per noi una esigenza imprescindibile di metodo — se i risultati dell'indagine così fatta non combaciano con i ben architettati sistemi dei nostri predecessori.

La storia del movimento valdese prima della Riforma è nota nelle sue grandi linee, e perciò non la rifarò in questa sede. Ciò che invece bisogna fare è il riproporsi, sul terreno tanto metodologico che storiografico, alcuni problemi tuttora vivi e discussi e le relative conclusioni, quelle conclusioni almeno che penso si debbano logicamente trarre da un esame più attento dei documenti e che portano senza dubbio una nuova luce sugli aspetti più interessanti di quella storia.

Le vicende della dissidenza o protesta valdese, dalla sua nascita all'incontro con la Riforma protestante, si possono dividere in tre periodi:

1) Il primo va dal sorgere dell'operosità evangelistica di Valdo nella città di Lione (1176 circa) sino alla prima dispersione dei suoi seguaci, causata sia dal decreto di espulsione dell'arcivescovo di Lione (1179) sia dall'anatema lanciato contro di essi e contro altri eretici dal Concilio di Verona del 1184. In questo periodo, come risulta dai nuovi documenti di Madrid pubblicati dal Padre domenicano A. Dondaine (in « Arch. Fratr. Praed. », 1946, pp. 231-235), i Valdesi sono autentici cattolici, anzi si propongono espressamente di difendere le dottrine cattoliche contro la grande eresia del tempo, cioè il dualismo etico-antropologico dei Catari, più o meno assoluto o mitigato, più o meno gnostico o docetistico, più o meno traducianista in senso spirituale o corporeo. Ciò che contraddistingue l'originario moto valdese, conosciuto allora solo sotto il nome di *Poveri di Lione*, è una certa critica contro il clero ricco e corrotto, è il richiamo alla povertà di Cristo e degli Apostoli come modello di vita comunitaria: è la proclamazione del diritto per tutti, laici e donne comprese, alla libera predicazione del Vangelo nella lingua parlata del popolo. In tutto questo non c'è nessuna critica particolare dei dogmi, dei sacramenti, degli usi liturgici e dell'organizzazione gerarchico-disciplinare della Chiesa di allora, ma solo il richiamo ad una religiosità più intensa, più vera, più conforme alla letterale interpretazione delle Sacre Scritture.

2) Il secondo periodo ci porta dalla scomunica di Verona (1184) fino all'inizio del sec. XVI: è il periodo della « diaspora » valdese e dei molteplici contatti con le altre multiformi dissidenze religiose che caratterizzano la vita spirituale e sociale del *corpus christianum* prima della crisi del Rinascimento e della Riforma. I seguaci di Valdo, scacciati da Lione malgrado l'appello al Papa a cui ricorse lo stesso Valdo durante il III° Concilio Lateranense (1179) perchè di

abbidenti al divieto arcivescovile di predicare liberamente il Vangelo per le vie e piazze della città, e poi definitivamente scomunicati a Verona (1184) insieme con i Catari, i Patarini, gli Umiliati (qui identificati coi Poveri di Lione), i Passagini, i Giuseppisti e gli Arnaldisti, si spargono un pò dappertutto, prima in quel che diverrà il loro classico « rifugio » alpino attraverso i secoli, poi in quasi tutte le regioni dell'Europa occidentale. A contatto con altre dissidenze, ne assorbono qua e là taluni elementi o spunti dottrinali che li portano progressivamente, direi fatalmente, dallo scisma disciplinare verso l'eresia vera e propria. Così in Francia nelle terre già percorse dai Petrobrusiani e dagli Enriciani, i Valdesi acquistano a queste precedenti proteste elementi di opposizione aperta contro il magistero romano, quali la negazione del purgatorio e dell'efficacia dei suffragi per i defunti, il ripudio della gerarchia ecclesiastica, l'abolizione o la svalutazione degli aspetti esteriori del culto come le immagini, il simbolo della croce, gli stessi templi. Da essi, come altrove in Lombardia dagli Arnaldisti, accettano ben presto l'opinione, suffragata anche da esigenze pratiche di organizzazione autonoma delle comunità dissidenti, che il valore dei sacramenti dipende in ultima analisi dalla dignità o meno del sacerdote ministrante: la nota teoria dell'*ex opere operante*, già propria dei Donatisti combattuti da S. Agostino, rimessa in onore dalla Pataria milanese nell'XI secolo, poi definitivamente rigettata dalla Chiesa romana per merito di S. Pier Damiani che precisò meglio la dottrina opposta dell'*ex opere operato*. Tutte queste negazioni erano comuni anche ai Catari, per cui era fatale che presto o tardi i Valdesi venissero confusi con questi ultimi. Infatti la confusione fu fatta e noi la rintracciamo in un primo tempo, negli Atti ufficiali dei Papi e degli Imperatori, che non andavano tanto per il sottile quando si trattava di eretici: l'espressione adoperata di solito per designare gli eretici è quella classica del IV° Concilio Lateranense sotto Innocenzo III (1215): *Excommunicamus... et anathematizamus omnem haeresim extollentem se adversus hanc sanctam, orthodoxam et catholicam fidem..., condemnantes haereticos universos, quibuscunque nominibus censeantur, facies quidem diversas habentes, sed caudas ad invicem colligatas, quia de vanitate conveniunt in id ipsum* (in « Corpus Iuris Canonici », ed. Friedberg, II, col. 787). Ma, col sorgere dell'Inquisizione e di una trattatistica particolare sugli eretici dovuta in parte agli stessi Inquisitori, quella confusione sparisce: gli Inquisitori, alcuni dei quali erano stati anche, prima della loro conversione, membri influenti delle comunità eretiche (come il Buonaccorsi e il Sacconi) sanno molto bene con chi hanno da fare e distinguono accuratamente gli uni dagli altri, dedicando loro parti diverse dei loro trattati: *adversus Catharos, adversus Valdenses* ecc. I grandi controversisti del sec. XIII (Pietro da Verona, Salvo Burci, Moneta ecc.) sono anch'essi bene informati: citano date e nomi, parlano dei contrasti che presto sorsero prima tra i Valdesi francesi e

i Valdesi lombardi, poi tra gli stessi Lombardi sotto il loro capo Giovanni di Ronco, rivale di Valdo, combattono la pretesa valdese di discendere direttamente dagli Apostoli (che dunque fa capolino tra loro appena un mezzo secolo dopo l'apparizione di Valdo), mettono bene in evidenza sia le differenze dottrinali tra Catari e Valdesi, ma anche quelle tra gli stessi Valdesi, specie per quanto riguarda l'eucaristia (antidonatisti i Francesi, donatisti i Lombardi), il lavoro manuale (condannato dai francesi, rivalutato invece dai lombardi in ciò degni eredi degli Arnaldisti e degli Umiliati) e il traducianismo, caratteristico dei soli Lombardi, che sembra l'abbiano ricevuto dai Catari o dalla setta panteistica degli Ortliebari. Altre differenze vengono messe in luce, da inquisitori e controversisti di poco posteriori, tra i Valdesi lombardi e quelli tedeschi per ciò che concerne il matrimonio: infatti, mentre i Francesi si erano in un primo tempo avvicinati ai Lombardi abbandonando la loro preferenza per il celibato, (ciò avvenne nella riunione di Bergamo del 1218), più tardi i Lombardi facevano macchina indietro e, pur non condannando totalmente il matrimonio come i Catari, tuttavia professavano una opinione molto simile a quella dei Valdesi tedeschi, che non vedevano altro nel matrimonio che una fornicazione legale o lo tolleravano solo a condizione che i coniugi fossero continenti o ne usassero unicamente *spe prolis*. Detto ciò e messa in evidenza la crescente varietà delle dottrine valdesi da regione a regione man mano che ci si allontana dalle origini del movimento, è lecito porci una domanda: sono stati i Valdesi immuni da infiltrazioni catare o d'altro genere? Un conto infatti è distinguerli dai Catari, un altro conto è notare contaminazioni e innesti nella primitiva purezza delle dottrine o dei principi etici. Una certa storiografia che non esiterei a chiamare *apologetica*, di parte valdese, ha tentato varie volte di negare questi apporti di origine catara o di altra dissidenza contemporanea, anche se per un altro verso uno dei primi storici valdesi, il Perrin (la cui opera data del 1618-1619), assimilava addirittura Albigesi e Valdesi. Ma i documenti a nostra disposizione ci dicono il contrario: se noi leggiamo attentamente le deposizioni dei valdesi inquisiti a Giaveno nel 1335 o a Pinerolo e a Torino nel 1387-1388 e nel 1451, ci accorgiamo che quei valdesi non sapevano più distinguere tra ciò che è valdese e ciò che non lo è mai stato; infatti, accanto a dottrine tipicamente valdesi, o comunque comuni fin dall'inizio della dispersione a Catari e a Valdesi, incontriamo affermazioni decisamente catare, come la negazione dell'incarnazione e della presenza reale del Cristo nell'ostia consacrata, od anche caratteristiche di altre dissidenze (Fratricelli, Apostolici, Fratelli del Libero Spirito, Begardi ecc.). La confusione qui non è dell'inquisitore, del controversista o dello storico: è delle comunità dalle quali provengono gli inquisiti, che perciò potremmo a ragione chiamare cataro-valdesi: con l'avvertenza che il fondo comune ora è valdese, ora è più decisamente cataro, o fraticello, o begardico ecc., e su di

esso s'innestano come motivi secondari, spesso nemmeno capitati, punti dottrinali tipici delle altre dissidenze. Siamo cioè in presenza di un vero e proprio sincretismo ereticale, caratteristico di una epoca di decadenza, quando le correnti originarie, perse ormai la loro forza iniziale, tendono a mescolare le loro acque in un letto comune prima di perdersi nel mare, cioè prima di morire del tutto come i Catari, o di rinnovarsi a contatto con altre nuove dissidenze come i Valdesi. Nè si creda — come molti hanno ritenuto — che la confusione è stata fatta volutamente dagli Inquisitori: prima di tutto costoro erano bene informati, come già rilevammo; poi non avevano alcun interesse a coprire d'un presunto marchio infame di catarismo coloro che già erano più che sospetti ai loro occhi per la loro professione di valdismo. Ciò sia detto a conferma dell'esigenza più volte da noi ripetuta che qui in questa materia, lo storico deve stare attento a non fare d'ogni erba un fascio e soprattutto a non procedere alla ricostruzione dei fatti procedendo da apriori teologici, filosofici, sociali, politici o d'altro genere.

Col secolo XIV abbiamo i primi contatti con dissidenze assai più radicali dei Valdesi, sorte intanto nell'Europa centrale e saldamente ancoratesi in Boemia e Moravia: parlo degli Ussiti, suddivisi poi in Calistini (o Utraquisti) e Taboriti, dai quali ultimi procedettero infine i Fratelli Boemi. Con questi dissidenti della Boemia e Moravia e, in particolare, nella seconda metà del sec. XV e nei primi decenni del XVI, con l'*Unitas Fratrum*, i Valdesi ebbero molti rapporti, anzi assistiamo ad un reciproco gioco d'influenze. I Valdesi, presenti in Boemia molto prima della comparsa in quella terra degli insegnamenti di Wycliff e di Huss, vi avevano sparso largamente i semi del loro « evangelismo », come possiamo vedere dai numerosi documenti inquisitoriali dell'epoca, in particolare dagli Atti dell'inquisitore celestino Petruz Zwicker contro i Valdesi di Germania, Austria, Stiria, Ungheria, Boemia e Polonia degli anni 1380-1403; poi, con l'affermarsi della protesta hussita e con il formarsi, durante le guerre hussite, della corrente taborita sfociata in ultimo nell'*Unitas Fratrum*, abbiamo un continuo influsso delle dottrine dei Fratelli Boemi sulla ancora informe dogmatica valdese, come si può rilevare da un gran numero di scritti che fino a poco tempo fa si ritenevano autenticamente valdesi, mentre oggi si riconosce, specie per merito del Molnar (docente nella Facoltà Evangelica Komensky di Praga), che essi sono o semplici traduzioni letterali o rimaneggiamenti ed imitazioni di altrettanti scritti boemi: persino un trattato sul matrimonio, contenute nel ms. C. 5. 26 della Biblioteca del Trinity College di Dublino e pubblicato nel 1951 da un giovane studioso valdese, il Soggin, nei Rendiconti dell'Accademia dei Lincei, creduto autenticamente valdese e presentato come importante pezza d'appoggio per la rivendicazione di un diritto o ordinamento giuridico valdese *autonomo*, non sarebbe altro secondo più approfondite ricerche, che una rielaborazione di uno scritto boemo di Luca di Praga

di poco anteriore. Ma l'influenza boema si è fatta sentire non solo sul terreno teologico, dove è più facilmente rintracciabile nei suoi vari elementi di maggiore opposizione contro il magistero di Roma (specialmente per ciò che riguarda i sacramenti considerati come forma visibile di una grazia invisibile), ma anche su quello sociale con l'accettazione, visibile in particolare presso i Valdesi di Paesana, di una professione di fede escatologica secondo la quale verrà « *quendam regem Bohemorum, de eorum secta, cum exercitu magno subjugaturum provincias, civitates et loca, distructurumque Ecclesias, et interficiet omnes ecclesiasticos et debet auferre dominia temporalia et tollere pedagia, et cunctas angarias amovere et solum ponere grossum unum pro persona, et facere omnia communia et cuncta submittere suae legi* ». Queste tesi rivoluzionarie e comuniste, che si concretizzano nella speranza della venuta di un principe straniero che spazzerà ogni specie di privilegio feudale e instaurerà un nuovo governo politico-religioso basato sull'imposizione fiscale di una tassa minima uguale per tutti, sulla comunità dei beni e sul riconoscimento di una sola legge, sono molto tardive, della prima metà del sec. XVI: appaiono infatti in un documento inquisitoriale del 1510 e riguardano i Valdesi dell'alta valle del Po. Esse appaiono come un masso erratico nella storia dottrinale dei Valdesi, tanto più che solo ventidue anni dopo, col Sinodo di Chanforan del 1532, essi faranno uno dei passi più importanti della loro storia, aderendo ai principi dogmatico-ecclesiastici della Riforma dell'Europa occidentale come si era andata attuando a Basilea e a Strasburgo per opera di Ecolampadio e di Bucero. Fino allora il movimento valdese era stato un movimento o apertamente sovversivo, specie nelle Alpi, tant'è vero che l'Engels poté definirlo come « l'espressione della reazione dei patriarchali pastori delle Alpi contro la feudalità che li incalzava » (in *La guerra dei contadini in Germania*, trad. it. di G. De Caria, Roma, Edizioni Rinascita, 1949, p. 49), o stranamente nicodemita, soprattutto nei periodi di più violente persecuzioni, così come lo descriverà nel 1518 l'arcivescovo di Torino Claudio di Seyssel al ritorno da una pacifica missione nelle due valli del Chisone e del Pellice, e come ammetteranno gli stessi Valdesi nel memoriale inviato nel 1530 ai Riformatori di Basilea e Strasburgo. E' un'epoca di generale disorientamento. I Valdesi erano ormai da tempo confusi con gli stregoni, come risulta da molti documenti inquisitoriali sparsi per l'intero secolo XV, dove si parla anche del modo insolito che avevano di recarsi alle riunioni notturne mediante « *une verge de bois bien petite* », che mettevano « *entre leurs jambes, s'envoloient où ils voulaient et les portoit le diable au lieu où ils devoient faire ladite assemblée* » (in *Mémoires* di Jacques Du Clerq, nella collezione Michaud et Poujolat, III, 623-633); anche se qui la confusione è patente, non potendosi certamente identificare valdismo e stregoneria, è un fatto che come nel sec. XIII l'aggettivo « cataro » era diventato sinonimo di « eretico » per eccellenza, così nel sec. XV questo triste privilegio

occa proprio ai Valdesi, e nell'opinione popolare dare del « valdesse » a qualcuno è ritenuto ormai una grave offesa perseguibile sul terreno giudiziario come reato di diffamazione. Può darsi che il « nicodemismo », favorito sia dal timore delle persecuzioni sia dalla preoccupazione di premunirsi dai falsi fratelli, abbia a sua volta causato, con quel po' di mistero quasi iniziatico che circonda inevitabilmente le riunioni segrete, il sorgere della diceria che trasformerà molto presto un eretico (o valdese che sia) in un autentico stregone; ma saremo maggiormente nel vero vedendo la causa precipua del fiorire della stregoneria in quel tempo nel nuovo impulso dato dall'Umanesimo agli studi di astrologia e di magia. Comunque stiano le cose, al termine di questo secondo lungo periodo, i Valdesi, sparsi un po' dappertutto in ogni regione europea, con caratteristiche dottrinali diverse da paese a paese, devono aver sentito il bisogno di darsi una organizzazione ecclesiastica e un indirizzo dottrinale più unitario, se nel 1526, a pochi anni di distanza dalla affissione delle tesi di Lutero sul portale della cattedrale di Wittemberg, troviamo riuniti in un sinodo a Laus, in Val Chisone a monte di Fenestrelle, più di 140 ministri o « barbi » venuti persino dalle lontane regioni della Calabria e delle Puglie.

3) Col Sinodo di Laus nel 1526 ha inizio il terzo periodo che ci siamo prefissi di esaminare. Al Laus si decide di inviare due « barbi » in Germania ad informarsi personalmente sul posto intorno alle nuove dottrine di Lutero. Fin dal 1518 il libraio Francesco Calvi di Pavia aveva diffuso in Italia i primi scritti di Lutero stampati dal Fröben. Le opere del riformatore circolavano un po' dappertutto, erano lette e meditate, suscitavano discussioni sia negli ambienti colti, per es. presso l'Università di Torino (dal 1519), sia presso i valligiani valdesi, affatto nuovi alle rinate grandi questioni del libero arbitrio e della predestinazione. Uno dei primi cronisti valdesi, il pastore Girolamo Miolo di Pinerolo, scrivendo nel 1587 una sua *Historia breve e vera de gl'affari dei Valdesi delle Valli*, afferma che i suoi predecessori « havevano ancor qualche poco di farina papale in alcuni punti della loro dottrina, come si può vedere — egli aggiunge — per l'esempio qui seguente. Essendo un giorno alquanti Barba à disinare di compagnia introrono in disputa sopra il libero arbitrio. La onde uno Barba per provare che l'huomo ha il libero arbitrio prese il salino ch'era sopra la tavola, et gittandolo à terra dice, chi dirà ch'io non ho il libero Arbitrio di gettare questo salino in terra? Ma un'altro Barba meglio istruito et illuminato da la parola di Dio gli rispose facetamente, dicendo, Or mostra un poco di gratia il tuo libero arbitrio se tu poi in ritornare quel salino come era prima? con ciò sia cosa che il salino era smaccato et il sale versato. Per questa risposta dava ad intendere con verità — conclude il Miolo — che l'huomo ha ben libertà di far male, ma non di far alcun bene senza la gratia di Dio, come insegna chiaramente

tutta la sacra scrittura » (in « Bull. de la Soc. d'Hist. Vaud. », n. 17, 1899, p. 105). Tornati i due « barba » dalla Germania con opere di Lutero, i Valdesi decidono di riunirsi di nuovo per decidere sul da farsi. Ad essi si presentavano due vie: o continuare come prima, magari approfondendo i contatti con l'*Unitas Fratrum* (una delegazione di essi con Luca di Praga era già venuta in Italia nel 1498 per meglio conoscere i loro fratelli italiani), oppure abbracciare le idee luterane. Oltre i problemi del libero arbitrio e della predestinazione, c'erano parecchi dubbi e incertezze tra di loro: nicodemismo, celibato dei pastori, lavoro manuale degli stessi per non essere del tutto a carico delle comunità, ma conseguente scarsa preparazione teologica, governo e disciplina delle comunità, valore effettivo dei sacramenti, rapporti col mondo esterno, ricorso alle leggi civili, ubbidienza alle autorità costituite, usura, commercio, giuramento, tribunali ecc. ecc. Così nel Sinodo di Mérindol (Provenza) del 1530, si decide di inviare altri due « barbi », muniti di lettere e questionari, con l'incarico preciso di conferire con Ecolampadio a Basilea. Costui li accolse con grande affetto, li mandò per ulteriori chiarimenti a Strasburgo presso Bucero, e al loro ritorno nelle Alpi Cozie (raggiunte da uno solo di essi perchè l'altro fu arrestato e suppliziato per strada) i Valdesi, udite le risposte dei riformatori e preparata una confessione di fede (1531), rimandarono ogni decisione ad un nuovo sinodo da convocarsi nel 1532 nel cuore delle valli valdesi, a Chanforan, nel vallone d'Angrogna.

Gli argomenti trattati con Ecolampadio e Bucero riguardavano la preparazione, consacrazione e condizione dei « barbi » o ministri, le dottrine e riti, la vita e disciplina delle comunità e rapporti col mondo esterno. I riformatori approvano molte cose, dissentono su molte altre. I loro consigli, le loro esortazioni, i loro rimproveri sono ispirati ai più profondi sensi di carità cristiana. Vogliono che i « barbi » siano maggiormente istruiti, che accettino il matrimonio come lo stato più adatto alla loro missione, che riconoscano nelle autorità costituite, nei magistrati, nei giudici gli strumenti della mano di Dio sul terreno temporale, ma che soprattutto prendano aperta posizione contro la Chiesa Romana, non permettendo più che i loro fedeli, per debolezza e timore delle persecuzioni, facciano battezzare i loro figli dai preti e partecipino alle messe dei papisti e si rendano così responsabili della massima bestemmia contro la morte e la passione di Cristo. Sul libero arbitrio e sulla predestinazione, i due Riformatori rispondono che Dio è signore anche della salvezza. Il peccato originale ha la sua propria ragione. Se ottemperiamo ai precetti della legge, non lo facciamo per virtù nostra, ma lo Spirito di Dio opera in noi e ci fa compiere la volontà di Dio: chi pecca, però, pecca sempre di sua propria volontà. A Chanforan, presenti due delegati d'oltralpe (Farel e Saunier), i Valdesi, preparati dai colloqui precedenti, fecero atto solenne di adesione alla Riforma occidentale (settembre 1532), accettandone alcune dottrine fonda-

li come la predestinazione, la giustificazione per la sola fede, l'adozione di due soli sacramenti e anche, sul terreno dell'organizzazione ecclesiastica, la necessità di uscire ormai dalla clandestinità o dalla sovversività e di costituirsi in chiesa regolare sull'esempio delle comunità riformate svizzere e alsaziane. Ma a Chanforan non tutto dovè andare liscio. Qualche « barba » non fu contento dell'andamento preso dalle discussioni coi riformatori e soprattutto della decisione finale di adesione alla Riforma come si era configurata in Svizzera e in Alsazia prima dell'arrivo e dell'opera del Calvino. In due andaronno a protestare presso l'*Unitas Fratrum*, a Mladà Boleslav in Boemia, donde ritornarono con una lettera datata da colà 25 giugno 1533. I Fratelli Boemi vi esprimono il rammarico che gente venuta dalla Svizzera (*Sacrarum Scripturarum doctrinaeque christiane luctores... an corruptores, nescimus*) abbia provocato tra i Valdesi uno scisma deplorabile e, con ciò, una nuova persecuzione contro le loro chiese, e si meravigliano della credulità e della precipitazione dimostrate dai delegati di Chanforan nel lasciarsi sedurre dai vani discorsi (*ob quasdam... persuasiunculas*) di dottori stranieri e nell'abbandonare così facilmente le dottrine conservate intatte dai loro padri durante tanti secoli! La lettera termina con l'esortazione che i Valdesi si guardino dall'introdurre riforme dogmatiche ed ecclesiastiche nel loro sodalizio prima di aver ben ponderato ogni aspetto della questione, vagliando il pro e il contro sulla base delle Sacre Scritture, unica fonte della loro salvezza (v. *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, ed. Herminjard, t. III, Genève-Paris 1870, lettera 420, pp. 63-69). Ma i « barbi » valdesi, riuniti pochi mesi dopo in un nuovo Sinodo a Prali, dopo aver ampiamente discusso la presa di posizione dei Fratelli Boemi, disposero loro con una lettera (oggi introvabile) e confermarono le decisioni di Chanforan.

A Chanforan, nel 1532, si erano praticamente trovate di fronte tre tendenze: la prima, più conservatrice, del Valdismo medioevale; la seconda, più radicale, dei Boemi; e la terza, addirittura rivoluzionaria, dei riformatori di Basilea e Strasburgo. Vinse quest'ultima, non senza opposizioni, ma il movimento valdese, diventato ormai chiesa costituita, si estraniò sempre più dall'ambiente religioso italiano, non solo per evidenti ragioni geografiche, ma anche perchè la nuova chiesa, privata presto delle sue colonie calabro-pugliesi dalla violenza delle persecuzioni (1560-1561), si rinchiuse in sè stessa tra le valli del suo « rifugio » alpino, a ciò coattata pure dai Duchi di Savoia che non le permise di propagandare il suo culto oltre una data linea verso la pianura piemontese (Trattato di Cavour, 5 giugno 1561), e dovette limitarsi a metter su il suo nuovo edificio dogmatico-ecclesiastico e a perfezionare i rapporti con i suoi nuovi alleati d'oltralpe. Ciò spiega perchè un letterato romano, il Betti, fuggito dall'Italia nella seconda metà del sec. XVI per non aver noie con l'Inquisizione e venuto a contatto,

in Svizzera, con molti rifugiati italiani, si meravigliasse dell'ignoranza propria e altrui nel venire ad apprendere che « avanti che Lutero cominciasse a predicare contro la romana Chiesa... ci fossero in alcune valli et montagne di Piemonte numerosi popoli chiamati Valdesi, i quali avevano in abominatione le dottrine papistiche » (cf. Cantimori Delio, *Eretici italiani del Cinquecento*, Firenze 1939, pp. 292-294). Lo stupore e il rammarico del Betti esprimono bene l'isolamento in cui la nascente chiesa valdese doveva trovarsi rispetto al mondo colto e agli ambienti riformati italiani, e ci devono spronare ad esaminare un pò più da vicino i documenti di quella storia (molti dei quali ancora inediti), per vedere fino a qual punto l'esperienza personale del Betti si possa legittimamente generalizzare e addurre come prova del progressivo estraniarsi del movimento valdese da quel mondo in cui sembrava destinato, dalla sua passata storia, ad imprimere più duratura orma.

Università di Roma.

GIOVANNI GONNET

Giacomo Marauda

colonnello dei Valdesi

Gli storici valdesi si sono occupati solo occasionalmente di Giacomo Marauda, direi anzi che hanno cercato di occuparsene il meno possibile: la sua fama di uomo vissuto e morto ateo o quasi, la sua figura non precisamente di santo, i suoi scritti non sempre pii, hanno fatto sì che i pii scrittori interessatisi della sua età abbiano girato prudentemente al largo. Sono stati precisamente questo strano silenzio, i circospetti e rapidi accenni al nostro personaggio che ci hanno indotto a penetrare un pò più a fondo nella sua vita, nel suo pensiero e nel suo mondo: ne è risultato questo studio, che ci permetterà di rivivere con uno dei suoi principali protagonisti qualche decennio della vita del popolo valdese, in un'epoca in cui i suoi figli si davano alle prime fortunate imprese commerciali ed industriali, in cui un soffio di nuove e rivoluzionarie idee veniva a turbare la sua tradizionale quiete religiosa, e in cui nuovi problemi sociali e politici venivano per la prima volta agitandosi in quella antica popolazione di perseguitati e proscritti.

Il Marauda infatti, come vedremo, impersona questo travaglio di un'età di transizione, che va dal Rimpatrio dei Valdesi (1689) al loro ingresso nella vita nazionale (1848): ed egli, ispirato dal tradizionale spirito anticlericale della sua gente oppressa, punta alle affermazioni di libertà religiosa e di uguaglianza dei culti, in un modo però che nessuno dei suoi coetanei valdesi era capace di sentire; e meglio e più di ogni altro egli si fece di questi pensieri paladino, propagandista e difensore.

Non fu un santo, questo è vero: laico fino all'eccesso, forse anche più che laico fu il suo mondo intellettuale, poichè non invano l'illuminismo lo aveva raggiunto (e se gli archivi valdesi, ricchi di altri documenti, ben poco ci danno per poter seguire e studiare l'influsso tra i Valdesi del grande movimento filosofico, quel poco che abbiamo riuscito a trovare concerne il Nostro). Ond'è che il Marauda che oggi noi presentiamo non sarà il tipico e tradizionale valdese della storia tradizionale, ma un uomo che rappresenta un mondo nuovo e diverso, e la rievocazione delle sue vicende ci darà modo di

rivivere un periodo visto non tanto sotto l'aspetto della storia ecclesiastica, quanto piuttosto nei suoi aspetti sociali, culturali e militari, finora poco noti o trascurati.

La famiglia. La nascita.

La famiglia Marauda, da cui ebbe origine il nostro Giacomo, era ben rappresentata in S. Giovanni, comune abitato in quel tempo quasi interamente da Valdesi. Il nome Marauda è evidentemente di origine piemontese o ligure (oggi ancora in Liguria si ritrovano molte famiglie Marauda) e si trova registrato fin dal principio del '600 nella vicina parrocchia di Rorà: può darsi si trattasse di qualche rifugiato piemontese per motivi religiosi, scampato nel '500 tra i Valdesi e il cui nome fu in seguito francesizzato in Maraude, in un periodo in cui i nomi di famiglia cambiavano facilmente di grafia (1).

Il nostro Giacomo nacque dunque a S. Giovanni, precisamente in località Serre delle Nelle (oggi Besson) il 5 gennaio 1742, da Giovanni che nel 1737, a 24 anni, aveva sposato Susanna Gay, di quattro anni più giovane di lui, ed il 14 dello stesso mese veniva presentato al battesimo da Giovanni Vertu di Torre Pellice e da Ester Gay sua moglie (2). Famiglia di contadini era la sua, e retta patriarcalmente dal nonno Stefano, considerato fino alla morte (1754) come capo e come proprietario della casa, del bestiame e dei terreni: i quali dovevano essere di estensione notevole, se della famiglia facevan parte due servitori, addetti evidentemente alla coltivazione della campagna (3). Una certa agiatezza doveva quindi regnarvi ed il padre del nostro personaggio aveva forse ottenuto qualche titolo di studio ed era comunque uomo di una certa distinzione, perchè nel 1747 lo troviamo chiamato « lieutenant », titolo conquistatosi nella guerra di successione di Austria che in quegli anni si combatteva, e a cui egli partecipò a capo di una delle compagnie di milizie valligiane levate nel suo comune. Il figlio Giacomo si vantava in seguito (4) che il padre era « un officier bréveté du Roi, qui a servi la patrie et fait les campagnes de 1742 à 1748 avec honneur ». Del resto il nonno Stefano, morendo nel 1754, veniva chiamato « Monsieur », titolo onorifico allora riservato a pochi privilegiati.

(1) In S. Giovanni sono rimaste due frazioni col nome « Marauda ».

(2) Archivio parr. Vald. di S. Giovanni. Citiamo questi nomi che ritroveremo in seguito.

(3) Archivio Comunale di S. Giovanni. Registri della levata del sale.

(4) Archivio Tavola Valdese. Corrispondenza con l'estero. Lettera di Marauda ai Commissari del Comitato Vallone.

Il nostro era il secondogenito del non ancora tenente Giovanni: prima di lui, nel 1738, gli era nato un fratello, e se ne aggiunsero a seguito fino al 1766 altri quattro e sei sorelle; di modo che, come vecchio Giacobbe di biblica memoria, Giovanni Marauda si vide circondato da dodici figli. Che fare di tuttata figliolanza? Non tutti evidentemente potevano trovar posto nella cascina, chè troppo rarsi non sarebbero stati i proventi; in quel tempo d'altra parte i valdesi non potevano muoversi dal loro ghetto, non potevano commerciare o lavorare fuori delle Valli, e la magra terra dei padri doveva bastare alle sempre più numerose nuove generazioni, che le persecuzioni non venivano più a decimare.

Furono probabilmente queste considerazioni che spinsero il luotenente Marauda ad avviare alcuni dei suoi figli agli studi, a quel poco di studi cioè che allora i Valdesi potevano ottenere nelle loro Valli: infatti anche questa era un loro condizione di inferiorità, e eppure le scuole primarie fossero curate assai per quei tempi, quelle secondarie erano limitate al modesto funzionamento della cosiddetta « Scuola Latina », una scuola ad indirizzo umanistico, vagante da una parrocchia all'altra delle Valli, dove un professore (generalmente il più colto dei maestri elementari) impartiva tutta la sua cultura ai giovani su cui i pastori avevano « jeté l'oeil » per avviarli al ministero pastorale. Dopo aver avuto qualche elemento di latino e di filosofia specialmente, i giovani si trovavano in condizioni di poter frequentare in Svizzera le scuole di teologia che venivano loro aperte dalle borse di studio di generosi amici olandesi, inglesi, svizzeri. La gran maggioranza degli ex-studenti della Scuola Latina diventavano dunque pastori o maestri; alcuni pochi si davano al notariato o alla medicina, le sole professioni liberali che le leggi consentivano ai Valdesi di esercitare, e per di più nell'ambito delle loro Valli (5).

Così anche Giacomo fu avviato agli studi: dopo aver frequentato la « grande école » (cioè la scuola centrale della parrocchia) ai Bellonatti, la più vicina alla casa paterna, si avviò alla Scuola Latina, che in quegli anni doveva trovarsi a Torre Pellice ed era diretta da Pietro Goanta. Così almeno dobbiamo immaginarci, perchè qualche anno dopo lo ritroviamo studente a Losanna, come vedremo, e come tale in obbligo di aver frequentato la Scuola Latina delle Valli (6). Probabilmente vi furono anche avviati per acquistare un po' di istruzione almeno due dei suoi fratelli, che troveremo in seguito commercianti in Italia e fuori.

(5) Viora, Storia delle leggi sui Valdesi, p. 347, e Pons, Actes des Synodes des glises Vaudoises, passim.

(6) Per le vicende della Scuola Latina e per l'ordinamento degli studi presso Valdesi in quel periodo, cfr. Actes des Synodes, passim.

Così fin da fanciullo il Nostro acquistò quel senso di indipendenza e di autosufficienza spirituale, che doveva fare di lui uno dei più singolari personaggi valdesi del secondo '700 (7).

A 17 anni, nel 1759, il nostro aveva già preso la via della Svizzera, e si trovava probabilmente a Losanna (8) dove lo ritroviamo ancora l'anno seguente e fino al 1762 (9) come studente di eloquenza prima e di filosofia poi, registrato sotto il nome di « Jacobus Muraude, Pedemontanus, gratis » e destinato a diventare pastore della chiesa valdese, secondo il « Catalogus SS. Ministerii Candidatorum Studiosorum » che ne contiene il nome. Una borsa dunque era a sua disposizione, e gli studi come la carriera gli erano assicurati: senonchè alla fine del 1762 egli aveva abbandonato gli studi ed era andato in Olanda. Cosa era successo? E' quanto cercheremo di ricostruire dalla corrispondenza dei Commissari del Comitato Vallone (10), che dovettero occuparsene, con la Tavola Valdese.

Il nostro non ancora ventenne studente, a Losanna non si era comportato molto bene, soprattutto riguardo ai suoi studi, e il Commissario olandese Châtelain scrivendone nel 1763, parla « de sa vie dissipée, qu'il avoit mené à Lausanne »; non possiamo purtroppo valutare esattamente la portata di queste parole, tanto più che non ci sono stati conservati i verbali della Facoltà, in cui forse qualche accenno più preciso si sarebbe potuto trovare. Comunque, nel corso del 1762 era successo qualche cosa che aveva determinato il Nostro a lasciare le rive del Lemano, e doveva essere qualche cosa di ben grave, perchè, pur accampando egli come pretesto l'avvenuta concessione di una borsa di studio per Ginevra ad un giovane Peyron (che volesse goderla lui?) « il est tout déterminé, malgré tout que j'ai pu lui dire de plus fort, de ne pas retourner à Lausanne ».

Recatosi così in Olanda, il Marauda si metteva in cerca di un posto di precettore in qualche nobile famiglia; egli doveva presentarsi bene, avere un'aria spigliata e distinta, se poi riuscì a cavarsela discretamente, come vedremo, e anche essere padrone di un certo grado di cultura. Ci risulta che rimase un pò di tempo a Utrecht poi all'Aia, dove lo scovarono i Commissari del Comitato Vallone coi quali, come amministratori della borsa di cui aveva goduto, egli doveva ancora fare i conti. All'Aja stessa fu convocato da uno dei Commissari, il signor Bobineau: interrogato sulle sue intenzioni egli affermò di voler soltanto guadagnare qualche soldo per l'acquisto di libri e per la continuazione dei suoi studi e che aveva l'inten-

(7) Fin dal 1755 egli risulta assente da casa: può darsi che fosse in pensiero presso la Scuola Latina.

(8) Biblioteca Centrale, Zurigo, F. III, 26.a, Studenti piemontesi e francesi.

(9) JUNOD, Album studiosorum Academiae Lausannensis. Lausanne, 1937, pp. 135 e sgg.

(10) Stabilito fin dal 1735 col precipuo scopo di occuparsi dell'istruzione propria dei Valdesi. Archivio Tavola Valdese, Lettres reçues de l'étranger 1717-1793.

zione « d'aller au bout de quelque temps desservir les Eglises des Vallées »; la sistemazione in Olanda d'altra parte non gli sarebbe dispiaciuta e in difetto era disposto a recarsi in Inghilterra. « Au reste, aggiunge il Commissario Bobineau, il est parfaitement bien équipé et ne manque pas d'argent: cependant (da notarsi questo tocco di paterna sollecitudine) j'ai eu soin de pourvoir aux dépenses qu'il a fait ». Possiamo immaginarci il disappunto, se non lo smarrimento del buon commissario di fronte a una decisione così chiara, e non gli rimase che « frapper le grand coup », minacciando il giovane di chiedere al padre il rimborso della somma spesa dal giovane per i suoi studi...: « Il m'a répondu tranquillement qu'il croyait bien que ce ne fût qu'une menace, et qu'après tout, cela n'allait qu'à 100 fl. de Suisse, qui n'estoient pas un si grand objet pour son père ». Questi era stato naturalmente informato dal figlio dei suoi passi, e scrivendo al figlio in Olanda, non lo rampognava troppo acerbamente, limitandosi a raccomandargli di continuare gli studi, sia pure in quel paese e proibendogli di recarsi in Inghilterra, dove il soggiorno poteva parere poco sicuro durante la guerra dei sette anni.

Così il signor Bobineau, inorridito probabilmente della sicumera del giovanotto, non poté fare altro che rimandarlo al suo collega di Amsterdam, Châtelain, a sorbirsi un'altra paternale. I Commissari, messisi d'accordo, allo scopo di evitare pericolosi precedenti, avevano deciso di troncare qualsiasi aiuto pecuniario e qualsiasi soccorso al nostro ribelle studente. A tale notizia, egli « parut à la vérité un peu surpris »; il che ci potrebbe far supporre che in buona fede egli intendeva semplicemente continuare i suoi studi in Olanda fruendo dei soccorsi che gli amici della Chiesa Valdese avrebbero potuto dargli. Tuttavia egli non cambiò idea, di tornare in Svizzera non volle saperne, e si congedò dal pastore Châtelain con buone maniere e non senza averne ricevuto almeno delle pratiche raccomandazioni: « de ne pas chercher des postes dans nos villes marchandes, mais dans quelques unes de nos Académies, afin de pouvoir continuer ses études ». Il Commissario, nel raccontare questi particolari alla Tavola, aggiungeva qualche parola di speranza relativa ad un possibile ministero pastorale del giovane Maraudo, nel qual caso si sarebbe potuto ancora fare qualche cosa per lui.

Senonchè nel Maraudo la vocazione pastorale, se pure era mai esistita, doveva completamente cessare da quel momento; e da allora (autunno 1763) egli si rese completamente indipendente, sia dalla famiglia sia dai commissari olandesi sia ancora dalle preoccupazioni studentesche. I pii Commissari ne avevano, però riportato una pessima impressione, e a più riprese in seguito, come vedremo, cercarono ancora di intervenire contro di lui, definendolo « un esprit intrigant, inquiet et dangereux », ciò che in ultima analisi non doveva essere molto lontano dal vero.

In Olanda egli rimase una decina di anni, fino alla fine del 1772, come narra egli stesso: « Monsieur le Lieutenant Général de Han-

derbrock, Gouverneur de Berg-op-Zoom, m'avait confié l'éducation de son fils, que j'étois bien jeune encore car je n'avais que 21 ans... J'ai quitté la Hollande apres dix ans de séjour, y compris mes voyages et 7 ou 8 mois avec feu M. de Neattendyck, le reste de ce temps dans une maison très respectable par origine comme par ses exploits qui m'a donné dans toutes les occasions les témoignages les plus constants d'estime et d'affection; j'ai entretenu une correspondance très suivie avec Monsieur le Baron de Handerbrock, Seigneur de Lokhorst, du corps des nobles de la Province d'Utrecht, et son député pendant très longtemps aux Etats Généraux ». Come si vede, oltre al soggiorno olandese, egli aveva anche viaggiato l'Europa, e « avoit accompagné en qualité de Mentor deux jeunes gens de famille dans les principales cours d'Europe, et avoit été admis de pair avec eux chez les souverains respectifs... » (11).

Un'altra fonte ce lo dice « governatore di un principe ducale di Prussia all'epoca del Gran Federico e ad un tempo governatore del figlio dello statolder d'Olanda »: il che ci appare alquanto esagerato e forse frutto della sua vanagloria nelle conversazioni con i parenti della figlia, gli Alliaudi di Pinerolo che ci raccontano questi particolari (12). Comunque, alla fine del 1772, a 30 anni, con qualche risparmio in tasca, abbastanza esperienza e un pò di boria, il N. tornava alle valli natie, che dovevano essere poi il teatro principale delle sue imprese. Ve lo spingevano tra l'altro il desiderio di crearsi una famiglia e di impiegare utilmente i quattrini procuratisi in dieci anni di lavoro.

Padre di famiglia.

Tornato alla casa paterna dopo i lunghi anni di assenza, egli trovava naturalmente cambiata la fisionomia della famiglia: alcuni dei fratelli si erano sposati, due erano morti, come pure uno zio e la vecchia nonna, ed un ultimo fratellino, Giovanni, aveva visto la luce nel 1766. Tuttavia egli in famiglia rimase poco, o forse nulla e si rese subito indipendente: non aveva del resto atteso quel momento per liquidare la sua partita, ma fin dal 15 nov. 1770 aveva proceduto regolarmente e con atto registrato, alla cosiddetta emancipazione, che consisteva da parte del padre a liberare formalmente il figlio dalla potestà paterna, in modo da fargli acquistare la pienezza dei diritti e doveri del cittadino (13).

(11) Archivio Tav. Vald., ibidem.

(12) Biblioteca Civica di Pinerolo, Manosc. I, Alliaudi.

(13) L'atto è registrato all'Arch. Insinuazione di Luserna nel 1770. Il M. è segnalato alle Valli il 1.º ott. 1772, quale padrino di un figliolo del fratello Stefano morto in quell'anno.

La sua carriera di pedagogo gli aveva fruttato dei risparmi, ed egli li impiegò immediatamente in speculazioni commerciali, come vedremo: un anonimo cronista, forse il Garola, dice che il M. « avait pourtant quelques talents pour la littérature, qui lui firent donner le rang de pédagogue d'un fils de banquier en Hollande; et ce fut là qu'il fit une médiocre fortune, on ne sait pourtant pas comment » (14). Ma per prima cosa si accasò, imparentandosi attraverso la moglie con la più grossa famiglia di commercianti della valle.

I Valdesi da pochi decenni si erano dati all'attività commerciale, cioè, dopo il Rimpatrio, al principio del '700. Gli inizi di tale attività vanno ricercati nei rifugiati francesi, Ugonotti, i quali erano venuti a stabilirsi nelle Valli e non possedendo proprietà terriere si erano necessariamente volti al commercio. Così si trovano le famiglie Donneaud, Signoret, Lasseur, Resplendin e altre, stanziate specialmente a Torre Pellice (che da allora gradatamente diventa la capitale della Valle sottraendo il primato a Luserna), dove poi si imparentarono con famiglie valdesi, le più facoltose, trasmettendo loro il gusto e l'indirizzo commerciali (15). Erano per lo più commercianti di tessuti e panni e dal commercio alla fabbricazione diretta il passo fu breve, come ci sarà dato di vedere.

La moglie di Giacomo Marauda fu Susanna Elisabette Peyrot. di Torre Pellice, dove egli si era stabilito. Di sei anni più giovane di lui, era figlia di Daniele Peyrot e sorella di altro Daniele, pastore, di Giovanni Battista, dedito al commercio. Non è stato possibile ritrovare l'atto di matrimonio del N., ma esso avvenne probabilmente nei primi mesi del 1773, subito dopo il rientro del Marauda dall'Olanda (16), e con contratto di dote di L. 9.000., somma discreta per quei tempi (17) e che ci induce a pensare che anche il N. avesse una notevole fortuna, poichè il suocero non era uomo da affidare sua figlia al primo venuto.

Il matrimonio fu ben presto allietato dalla nascita di una bambina, a cui furono imposti i nomi Susanne Honorée Sophie, (8 nov. 1774), e ad essa seguirono Charlotte Henriette Victorine (1776), François Octave (1780), Emile J. François (1781), Victor (1782), Charlotte Marie (1783), Victorine Pétronille (27 genn. 1785) (18). Se si tien conto che i nomi di battesimo nelle famiglie valdesi del tempo erano generalmente quelli comuni degli apostoli e dei discepoli, nomi biblici insomma, possiamo fin d'ora considerare il N. come un singolare innovatore, un originale nella scelta dei nomi dei

(14) Bibliot. Civica, Pinerolo, Mss. Garola, 29, pp. 414 sgg.

(15) Sarebbe interessante studiare anche tra i Valdesi questo influsso ugonotto, parallelo e simile a quello esercitato in ben maggiori proporzioni nei paesi del Rifugio, Svizzera, Germania, Inghilterra, Olanda, ecc.

(16) Arch. Comunale, Torre Pellice, Cottizzo 1773.

(17) Arch. Insinuazione, Luserna- 1773.

(18) Arch. Com., Torre Pellice, Cottizzo, Anni 1774-90.

suoi figli. Il suo esempio non ha molti riscontri tra i contemporanei, salvo per il pastore di Prarostino, Mondon, anch'egli imbevuto di illuminismo e di volterrianesimo, che diede ai suoi figli dei nomi classici e altisonanti: Socrate, Leonida, Aristide, Euridice ecc.

La famiglia di Maraуда abitava a Torre, come abbiamo detto, ma egli era sovente fuori a causa dei suoi affari, e il più sovente a Torino, e manteneva un tenor di vita da borghese arricchito quale glie lo permetteva la sua condizione: due servi, qualche cavallo, una discreta biblioteca. Non ebbe però fortuna come figliolanza, perchè tre dei suoi figlioli morirono ancora fanciulli: Charlotte Henriette Victorine e François Octave mancarono probabilmente molto bambini, poichè di loro non rimase traccia alcuna, mentre Emile J. François morì a soli tredici anni « d'un coup d'apoplexie foudroyante », mentre era studente a Losanna. Si era nel 1795 e allora il N. combatteva contro i Francesi nella Val S. Martino, quando la notizia lo raggiunse: « Cette nouvelle a terrassé con père et autant sa mère », diceva il vecchio Peyrot, nonno del ragazzo. L'altro maschio superstite, Vittorio, fu anche lui avviato agli studi e poi al commercio, e fin dal 1798, a 16 anni, si trovava già a Livorno negli affari (19).

Ritornarono in seguito sulle vicende dei figli di Giacomo Maraуда, e notiamo soltanto per ora che egli nel 1800 diventava per la prima volta nonno, per via della figlia più anziana Sophie, sposatasi con Michele Vittorio Giacinto Alliaudi, di sei anni più giovane di lei, e a cui diede in seguito altri nove figli (20).

L'uomo d'affari.

Come abbiamo accennato, attraverso la moglie, il M. fu messo in contatto con il ceto dei grossi commercianti ed industriali della Valle. Il documento più interessante a questo riguardo è una specie di copialettere manoscritto del vecchio Daniele Peyrot, suocero del N. e abitante anche lui a Torre: reso infermo dagli anni, costretto su una vecchia poltrona, egli dirige dal tavolino tutta un'intricata rete di affari e di interessi, scrivendo ai parenti e ai soci in Italia e all'estero, e da buon patriarca, accanto agli ordini e alle lettere di commercio, annota sul suo libriccio le notizie che riguardano i familiari, la vita locale, i suoi commenti alla situazione politica e militare e ne fa oggetto della sua corrispondenza con i dipendenti.

Prudenza e intraprendenza erano state le caratteristiche di questo vecchio valdese, che in società col fratello Enrico da qualche

(19) Arch. Società St. Valdesi, Torre Pellice Carte Vertu.

(20) Bibliot. Civica, Pinerolo, Carte Alliaudi. La dote era stata di L. 5.300.

no aveva avviato in Torre Pellice una piccola industria di filatura di seta. A quel tempo la coltivazione del gelso e l'allevamento dei bachi da seta costituivano un ramo notevole dell'economia valligiana, e la lavorazione dei « cocchetti », come venivano chiamati i bozzoli, prima esportati a Torino, era stata la prima industria della Valle Pellice.

L'introduzione di manifatture industriali nella Valle risale al 1760: è infatti in tale anno, al 3 ottobre, che vennero firmate le Regie Patenti, con cui si concedeva ai signori « Paolo Virtù, Giov. Pietro Brezzi, il segretario Plochiù e altri » (tra cui certo Bonafous di Carmagnola) di intraprendere a Torre Pellice una « manifattura per il filaggio e cardaggio di moresche, cocchetti forati e strazze di seta » (21), e il 6 dicembre dello stesso anno veniva rivolta una lettera a tutti i Comuni della Valle da parte dell'Intendente della Provincia di Pinerolo, Accessato, dalla quale risulta che avendo i signori Plochiù, Bressi e Vertù iniziato il loro lavoro « è ragionevol cosa che le comunità concorrano con qualche capitale discreto... a ciò la manifattura si introduca a prosperi e li poveri abbiano mezzo una volta di impiegare il tempo con guadagno » (22). Il Comune di Torre Pellice, il più interessato, prestava agli imprenditori la somma di L. 700.

La manifattura ebbe prosperi inizi ed era di effettivo beneficio per la popolazione locale: risulta che nel 1767 « la manifattura di moresche è di grande utilità sia per li religionari sia per li cattolici » e che vi lavoravano 174 operai, di cui 10 cardatori, con una paga di 15-20 soldi al giorno, 62 scarpitori, donne, che guadagnavano da 5 a 6 soldi, e 102 filatrici, con la paga di soldi 6-8. Queste due ultime categorie non lavoravano tutto il giorno « perchè occupate nelli lavori domestici ». In quello stesso anno il signor Goanta, subentrato come socio nella ditta al posto di Bonafous, affermava che il suo magazzino era sempre vuoto di filati (23).

Pure all'anno 1760 si deve porre l'inizio, ad opera di Paolo Vertù, di una fabbrica destinata alla « folla di stoffa di lane e pelli », cioè feltrificio e conceria, nella stessa ubicazione dell'altro stabilimento. Il 27 giugno di quell'anno egli concordava con il Comune per il prezzo di L. 20 una *tantum* la concessione dell'uso dell'acqua del Canale Comunale della Monizione, scorrente in quel sito. Senonchè, qualche settimana più tardi, il Conte M. Aurelio Rorengo della Torre, feudatario del luogo, rivendicando a sè ogni prerogativa di sfruttamento delle acque, intentò una causa al Vertù, il quale ricorse naturalmente al Consiglio Comunale. Questo, convocato d'urgenza, sostenne in favore del Vertù, di avere in antichi tempi acquistato i diritti sulle acque dai signori conti, per quanto i consiglieri cattolici opi-

(21) Arch. Com., Torre Pellice, Atti Consulari, 1760.

(22) Arch. Com., Villar Pellice.

(23) Arch. Com., Torre Pellice, Atti Consulari, 1767.

nassero che era meglio per l'amministrazione non intervenire nella lite. Siccome però il Vertu si era impegnato a rimborsare al Comune le eventuali spese, la causa continuò, finchè intervenne l'intendente di Pinerolo a rimproverare al Comune di non avere nel suo archivio le transazioni (distrutte o perse attraverso le persecuzioni) e ad ingiungere al suo segretario di andarselo a copiare agli Archivi Camerali. Il che fu fatto dopo regolare delibera consigliare (24), ma nonostante il parere dell'avv. Revelli, che sosteneva potersi dal Comune costruire sui canali comunali « ogni ordegno » che credesse, la causa si trascinò ancora per due anni, finchè il caparbio Rorengo dovette arrendersi (25). Egli non si rendeva ancora conto che altri tempi stavano maturando e che i pochi diritti sopravvissuti al Medio evo eran destinati a durare solo più una ventina di anni!

Daniele Peyrot, per tornare a lui, aveva sposato due sue figliole ai due fratelli Paolo e Giacomo Vertu, commercianti anch'essi e industriali, come abbiamo visto, e la terza al nostro Maraudo; un figliolo, Daniele era stato avviato agli studi teologici ed era diventato pastore, mentre un altro, Giov. Battista, era stato dislocato a Ginevra a reggere quello che oggi chiameremo l'ufficio svizzero della ditta. Questa aveva inoltre i suoi agenti e rappresentanti a Torino, e funzionava come casa di commercio, perchè accanto all'attività industriale della seta e dei panni, il copialettere del Peyrot ci lascia capire che anche carbone, tessuti e legna interessavano i proprietari; a Genova, Livorno, Napoli per l'Italia, a Amsterdam e Londra altri agenti, in genere parenti, o correligionari Valdesi, collaboravano all'andamento degli affari.

L'appartenenza ad una chiesa protestante e l'uso della lingua francese costituivano per il ceto commerciante valdese un buon vantaggio nei riguardi degli altri piemontesi per poter stabilire contatti con i commercianti inglesi, svizzeri o tedeschi che erano allora numerosi a Torino.

Il N. entrò come socio nella ditta dei fratelli Daniele ed Enrico Peyrot, per quel che riguarda la filatura di seta, che era dislocata nella parte meridionale del paese, nel quartiere chiamato dei Ronzini, e che si trovava a nord della stazione ferroviaria attuale, e che consumava cinquemila rubbi all'anno di legname per l'accensione delle caldaie. Egli fu socio dei suoi parenti fin verso il 1792, e quando la guerra lo chiamò in Val S. Martino, lasciò la società per entrare in quella di un certo Brouzel, in una filatura di seta situata a Porte vicino a Pinerolo, e che non dovette funzionare molto bene, tanto più che il M. im-

(24) Furono trovate le transazioni del 1544, in francese, del 1547 e 1549 in latino, del 1581 in italiano.

(25) Altre concessioni per filature di lana e tessuti vari vennero fatte nel 1793 e 1794, Cfr. JAHIER, Le valli Valdesi durante la Rivol., la republ. e l'Impero, in Bull. Soc. Hist. Vaud., n. 52, p. 33.

segnato negli affari di guerra, non poteva badare ai suoi interessi: nel 1797 il gen. Zimmermann parlava di 20.000 franchi di danni sofferti dal M. e di 250 operai disoccupati. Del resto gli anni migliori per la sua casa erano stati dal 1760 al 1780, come dice egli stesso nel suo *Tableau du Piémont*: sicchè, sopravvenuta anche la guerra e la conseguente incertezza, il N. aveva fiutato il vento infido ed aveva abbandonato l'attività per cui si annunciavano tempi meno propizi.

Il M. non curava soltanto i suoi affari a Torre Pellice, ma era molto presente a Torino, e fece pure avviare al commercio due fratelli e due nipoti, figli del fratello Bartolomeo; il figlio Vittorio, come abbiamo visto, era a Livorno per conto suo fin dall'età di sedici anni, e i due figliuoli Vertu furono successivamente suoi soci in varie imprese. Uno dei figli, il Paolo, conservava ancora nel 1792 la sua conceria a Torre Pellice, e al negozio in proprio, e un altro cognato, che aveva sposato una sorella del N., aveva pure a Torre un avviato negozio di tessuti.

L'attività commerciale trasformò il M. in agiato borghese, proprietario di beni e saldamente fondato come finanziere: basterà esaminare il suo testamento per rendersi conto dei beni che in una trentina di anni era riuscito a procurarsi e per constatare che egli aveva lavorato con energia e con fortuna. Accanto al commercio vero e proprio, egli si diede pure alla compravendita di case e terreni ed è notevole il numero degli atti che in tal senso lo riguardano (26).

(26) Citiamo qui gli atti che si sono potuti trovare: 1773: Acquisto a Torre di una « gravera » da G. Bianciotto; di un prato da G. Motto. 1774: Acquisto a Torre di una « gravera » da G. P. Bastia. 1775: Acquisto di una casa ai Coppieri di Torre. 1776: Acquisto di legname dal Comune di Bobbio per L. 11.000. 1779: Affitto dei tre mulini della Comunità di Torre Pellice per L. 504 all'anno e 4 sacchi di grano dovuti al Conte Rorengo « affitto che resta equitativo per non dire molto utile per non essersi avuto mai l'uguale ». 1780: Acquisto di prati e campi a Torre (tavole 17). 1782: Vendita di tutti i beni in S. Giovanni a G. Olivet per L. 29.000. 1784: Compra a Torre di orto da Giavello. Compra con Daniele Peyrot dai Marsesini Balbiano la proprietà Brignolera, Perrone e Ciapera per L. 42.590. (Per tale acquisto i Conti di Luserna fecero ricorso a Vittorio Amedeo III, motivandolo col fatto che bisognava contenere l'espansione dei Valdesi e soprattutto non lasciarli trarre nel Comune di Luserna. Il Re diede ragione ai ricorrenti e revocò l'atto di vendita). 1786: Vendita di casa a G. Barale. 1787: Acquisto di prato da G. Rolando. 1792: Vendita di cascina sui confini di Torre e Angrogna a Peyrot per L. 33.000. Questa cascina è quella che ancora oggi, probabilmente, porta il nome di Maraudo (è proprietà di una famiglia Peyrot).

La personalità civile.

Agiato borghese, abbiamo definito il M.; era infatti un pezzo grosso della valle, e come tale la sua particolare ambizione e la boria lo portarono più volte a figurare tra i personaggi principali della zona. Nella valle i pezzi grossi erano in quell'epoca tutti Valdesi. e nel piccolo mondo valdese il N. cercò di farsi notare, sebbene fosse valdese soltanto di nascita e di nome, e in quanto a fede religiosa ormai fosse su posizioni assai diverse, come vedremo più avanti.

La prima occasione di mettersi in vista gli fu data nel 1776, a soli 34 anni, allorchè salendo al trono il nuovo Re di Savoia Vittorio Amedeo III, i Valdesi gli inviarono, come era loro abitudine, una deputazione per esprimere l'omaggio della Chiesa e della popolazione valdese, e composta quindi di pastori e di laici. Tra questi, proprio il M., al quale toccò poi l'onore di interpretare il sentimento della delegazione e di rivolgere a nome di tutti la parola al nuovo sovrano. Non abbiamo purtroppo potuto trovare il testo del discorso, ma il fatto che esso gli fosse stato affidato dimostra che egli aveva comunque un certo « goût pour les lettres » e certi talenti oratori. La scelta destò però i sospetti dei recenti avversari del M., i Commissari del Comitato Vallone, i quali preoccupati scrivevano alla Tavola Valdese: « En relisant vos lettres précédentes, nous avons été étonnés que vous nous ayez rien dit des qualités des députés laïques qui ont été chargés de se présenter au Roi et de le complimenter. Cela nous a d'autant plus frappés qu'il nous paraît important que vous ne choisissiez jamais pour exécuter vos commissions que des gens dûment qualifiés. Et à cette occasion nous vous prions de nous envoyer copie de l'harangue que fit M. Maraude ». Dal che si vede che essi non si fidavano di colui che da studente li aveva tanto amareggiati, e due anni dopo ritornavano alla carica, scrivendo alla Tavola di guardarsi da un tale individuo: « Un'autre chose qui ne nous est point agréable, c'est que vous permettez l'entrée dans vos assemblées synodales à un jeune dont nous connaissons l'esprit intrigant, inquiet et dangereux; pourquoi ce Maraude paraît-il dans vos Synodes, dans la visite de l'Ecole Latine, et la distribution des prix? Quel titre a-t-il de se mêler dans les affaires de vos Eglises? Nous prévoyons avec chagrin que si vous ne l'écartez pas, si vous prêtez l'oreille à ses suggestions, il remplira vos Eglises de divisions et de troubles. Nous vous avertissons sérieusement de vous méfier de lui ».

Solo dieci anni più tardi l'incriminato M. veniva a conoscenza di tale... raccomandazione, ed inviava allora ai Commissari una lettera da farli rabbrivire e probabilmente confermare nella loro opinione!

Nonostante il veto dei Commissari, nel 1785 egli veniva ancora delegato al Sinodo come laico della parrocchia di S. Giovanni, e que-

volta i Commissari stessi facevano delle eccezioni di natura legale, e accusavano di essere ancora debitore delle borse di studio di cui aveva goduto: regolasse pertanto tali vecchi conti prima di entrare per parte del sinodo!

Anche nella vita civile il N. si trovò a rivestire cariche e fu consigliere del Comune di S. Giovanni nel 1785 e 1787. La sua influenza e sue conoscenze si manifestarono peraltro soprattutto in circostanze di interesse generale; lasciamo alla sua stessa penna la narrazione dei fatti: « Les habitants de S. Germain et Pramol, écrasés sous les impôts et les extorsions d'un secrétaire adroit, fripon et protégé qui est parvenu à dissiper leurs fonds communaux, à faire doubler le capôt ordinaire de la taille sous divers prétextes qu'il serait trop long d'énumérer, avaient en vain jusqu'ici tenté tous les moyens imaginables pour faire percer la vérité aux pieds du trône: toutes les avenues étaient pour eux fermées, leurs efforts furent inutiles, la ruine semblait inévitable. Dans une si triste position de leurs affaires, je fus vivement sollicité de leur tendre une main secourable quoique je compris très bien tous les désagréments que j'aurais à essuyer dans la poursuite d'une semblable entreprise, mon zèle néanmoins pour la chose publique l'emporta. Après des efforts très tenus et des voyages sans nombre à la capitale, je parvins enfin à faire connaître le véritable état des choses à un souverain qui ne demande qu'à être éclairé pour vouloir le bien de ses sujets; mû par compassion il a accordé, à mes sollicitations, l'examen de cette intéressante affaire en nommant une commission particulière, composée du Président du Sénat, d'un autre sénateur et de l'Avocat Fiscal général... »

J'ai beaucoup employé de mon esprit intrigant (la lettera è politica) pour soutenir le patrimoine de 73 familles de la Vallée de Martin, dont 36 avaient déjà l'ordonnance du juge Mage de évaluer leur biensfonds dans l'année et les faire passer en mains catholiques; alors cet esprit faisait plaisir aux officiers de la Table, pour éviter des courses à la capitale, leurs épargner les frais, les intrigues et les soucis d'une réussite fort douteuse, entre leurs mains, par suite d'appui et de connaissances auprès des grands, et surtout ayant vaincu la prévention de leur état. Lorsque 10 à 12 jeunes gens du pays sont soupçonnés et accusés de s'être enrôlés au service de Genève, que dans leur route ils sont arrêtés et gettés dans les cachots, qu'on leur fait le procès, alors encore cet esprit intrigant auprès de ceux qui entourent la personne du Roi pour obtenir leur élargissement et leur grâce vient fort à propos. Il en est de même quand l'urgence des sollicitations auprès du Gouvernement je suis parvenu à faire ouvrir les routes pour nous procurer les débouchés des produits du pays plus faciles et les transports des denrées qui nous sont nécessaires à meilleur marché... » (27).

(27) Arch. Tavola Valdese, Lettres reçues de l'étranger.

Il suo « zèle pour la chose publique », che potrebbe sembrare nelle righe precedenti un pò sospetto, è però confermato da altre fonti: il pastore Pietro Bert tessendone l'elogio funebre, affermò poi che il N. si adoperò sovente per i suoi conterranei: « Vous savez tout, combien il se prêtait avec plaisir aux vœux des ceux qui recouraient à lui: des communes entières pourraient appuyer ce témoignage. Défenseur zélé des orphelins et des veuves, il paraissait jouir en prenant leur cause en main; il était connu le conseiller public des gens dans l'embarras, leur avocat, leur défenseur et en particulier celui des pauvres » (28).

Come risulta da quanto abbiamo detto, il N. era dunque assai ben introdotto negli ambienti nobili e borghesi di Torino, e poteva a tempo opportuno valersi di aiuti e di raccomandazioni influenti. « Il a d'abord employé des personnes de mérite à Turin... il est parti lui-même pour Turin la semaine passée... il a écrit à Turin pour faire dépêcher la permission du Roi que tu ne tarderas pas à recevoir... » ci dicono i suoi soci negli affari. E ce lo immaginiamo: questo mercante valdese, pieno di sè (egli va sovente « à la capitale », conosce « les grands », è capace di fare delle « sollicitations » che servono, si lascia piegare « à tendre la main... ») e anche pieno di soldi, capace di presentarsi e di parlare, colto e brillante, entrare in contatto con la « haute » della piccola capitale piemontese, con un mondo che pur diffidando di lui perchè eretico, non poteva fare a meno di apprezzare i suoi meriti e le sue possibilità.

A Torino i protestanti stranieri e i Valdesi si erano stanziati da pochi decenni, dedicandosi al commercio e all'attività bancaria. In pieno settecento non si poteva più pensare di inibire loro l'accesso nella città, ma speciali misure precauzionali dovevano essere prese per evitare qualsiasi proselitismo: infatti con R. Biglietto del 23 marzo 1753 Carlo Emanuele III stabiliva le condizioni a cui dovevano sottostare « i Valdesi che desiderino trattenersi in questa città per esercitarvi quei generi di commercio e negozi che possano essere loro concessi mediante la permissione che potranno da noi ottenere » e che consistevano in una « condotta irrepreensibile, non discutere di religione con i cattolici, non diffondere stampa, non riunirsi in assemblee per esercitare pratiche religiose, non prendere partecipazione a titolo di acquisto o di affitto in veruna delle filature o filatoi esistenti negli Stati, sì direttamente che per interposte persone, e quando accada di offerirsi loro da parte di qualche suddito cattolico di entrare in società a puro contante in alcuna di dette filature o filatoi, possano per ora attenervisi, ma sempre giammai prendere veruna ingerenza nè comparire in modo alcuno nella direzione di

(28) Arch. Società St. Valdesi, Carte Bert.

filatoi, i quali dovranno appartenere ed essere riservati a sudisti cattolici romani... » (29).

Nonostante tali disposizioni i Valdesi si erano stabiliti a Torino, e vi esercitavano varie attività: la Corte cominciava a chiudere benevolmente un occhio davanti alle loro infrazioni alle leggi e a tollerarle; correvano d'altronde tempi nuovi e anche il clero non insisteva troppo nelle sue posizioni antiereticali. Non bisogna d'altra parte dimenticare che molti elementi delle classi nobili e anche elementi del clero avevano sentito l'influsso giansenistico e lo stesso vescovo di Pinerolo di quei tempi, Giovanni Battista D'Orlié De Saint-Macré, che resse la Diocesi dal 1749 al 1794, fu notoriamente liberale e giansenista (30).

Pertanto l'ambiente nel quale il N. svolgeva la sua attività ed aveva anche contratto delle amicizie, non era più quello di mezzo secolo prima, e poteva anzi trovare nelle sue relazioni con gli eretici un diversivo ed un pretesto per liberarsi dal pesante conformismo settecentesco. Del resto il M. nella capitale sabauda non scendeva mai o per accudire ai suoi affari, ma partecipava anche con gli amici alla vita di società che le sue relazioni gli imponevano: « il est tout simplement à Turin pour y passer le carnaval, comme à son ordinaire », dice nel 1795 il suocero Peyrot. Uomo di mondo dunque, anche se uomo d'affari e filantropo!

Il personaggio delle Milizie Valdesi.

Siamo giunti così a trattare dell'aspetto biografico più interessante e più originale del N.: quello militare. Esso abbraccia, seppure con brevi periodi di interruzione, uno spazio di sette anni, dal 1793 al 1800, e in esso assistiamo altresì alla sua metamorfosi politica, e cioè al passaggio dal più sviscerato amore per la monarchia ad un altrettanto sviscerato giacobinismo.

Come uomo di guerra il N. ebbe la ventura di essere l'ufficiale più elevato di grado tra i Valdesi e di svolgere un ruolo di primo piano in quegli anni così difficili e tormentati (31). Infatti nella primavera del 1793 il Piemonte entrò in guerra contro la Francia rivoluzionaria, affiancandosi agli alleati della prima coalizione eu-

(29) Biblioteca Reale, Torino, Docc. Valdesi dei secc. XVII-XIX, Misc. 166, n. 113.

(30) RUFFINI, I Giansenisti Piemontesi e la conversione della madre di Cavour, Torino, 1942, passim.

(31) La cronaca di tale periodo è già stata magistralmente scritta da JAHIER, *Le milizie Valdesi ecc.*, già cit. Per quel che riguarda il N., aggiungeremo naturalmente quei dati che sono ancora inediti.

ropea, e anche ai Valdesi fu richiesto un notevole contingente milizie valligiane a difesa dei confini. Le milizie valdesi si erano distinte nel corso del '700 al servizio della patria ed in questa occasione furono richieste 25 compagnie di 60 uomini caduna, e cioè complessivo di 1.500 uomini. A capo di esse fu nominato il colon Gaudin, svizzero di origine, e già maggiore nel reggimento del Chablèse: egli scelse come suo comandante in sottordine il nostro Giacomo Maraudo, col grado di tenente colonnello e con l'incarico comando delle truppe di Val S. Martino. Il grado di ufficiale nelle milizie valligiane non valeva, come è facile capire, il corrispondente nell'esercito regolare ed era una specie di acquisto (32).

Certo è che a quel momento si ridestarono nel N. gli istinti matreschi del padre, che, come abbiamo visto era arrivato ad essere « lieutenant », mentre era più che giusto che il figlio, più istruito, navigato e ricco, diventasse di colpo ufficiale superiore. L'inizio della sua carriera si può fissare alla fine del 1792 o al principio del 1793: fin dall'ottobre 1792 egli era chiamato « incessamment à Turin » dove l'avv. Gastaldi « croyait obtenir son attente », che probabilmente si riferiva alle pressioni da lui fatte per ottenere il posto di ufficiale superiore; nel marzo seguente una lettera gli era indirizzata a Ricalaretto (Val S. Martino) con la qualifica di « lieutenant colonel ». E qualche giorno dopo un giovane Valdese, scrivendo un amico, diceva: « Monsieur Godin est commandant de toutes milices vaudoises et Mons. Maraude lieutenant colonel; il n'y fall pas moins pour sa grosseur majestueuse » (33).

Quanto all'incarico di comando nella val S. Martino, esso voluto evidentemente dal Gaudin, come zona di minore responsabilità. « La Vallée de S. Martin est comme une vieille femme, dice il generale conte di Revel; elle se garde suffisamment par sa laideur ». Il fatto poi non doveva rincrescere al N., se pure non era stato ricercato, perchè avendo egli iniziato a Porte, come abbiamo visto, una lavorazione di seta, il soggiorno militare nella valle non sarebbe stato troppo scomodo per tenere d'occhio i suoi affari.

Da quel momento comunque e per parecchi anni, il Maraudo risiedette in Val S. Martino, parte a Prali, vicino al confine, parte a Perrero, a metà vallata. La guerra si svolse però su altri fronti, sulla frontiera valdese non ci furono che fatterelli d'arme di minor importanza, per quanto i francesi temessero assai le milizie valdesi: un documento parla addirittura di « terreur et crainte que leurs o

(32) « Gli ufficiali di queste compagnie saranno proposti alla segreteria di guerra dai rispettivi governatori o comandanti... e saranno scelti tra le persone più distinte o più accreditate, coll'avvertenza che siano pratici del paese e proprii per simili impieghi... ». (A.S.T., Sez. Riunite, Ordini generali misti e regolamenti militari, 1792).

(33) JAHIER, op. cit., Bull. 54, p. 48.

inspirés les habitant des Vallées » (34). Si trattava più che altro di paura delle incursioni, durante le quali la legge di guerra permetteva ai più forti di operare un vero e proprio saccheggio dei beni e case dei nemici.

Certo è che la Francia nel corso del 1793 si trovava a dover fronteggiare troppi nemici e le sue condizioni economiche e militari non erano molto floride: non c'è da meravigliarsi pertanto se vari tentativi di negoziati e di armistizi furono fatti dalla giovane repubblica (35) allo scopo di allentare la pressione sulle frontiere; anche al comandante Marauda, noto per le sue relazioni in altro luogo furono avanzate delle offerte di pace (36). Ecco come egli stesso ci racconta i fatti nel libro che d'ora innanzi citeremo a più riprese (37): « Un curé, parent d'un membre de la Convention, nommé Chappen, homme d'esprit et instruit, fit passer à mes avant-postes que il désirait avoir avec moi un entretien pour un objet très essentiel, et qui étoit beaucoup de la convenance de la Cour de Turin; de lui assigner un rendez-vous, qu'il s'y rendroit sur ma parole, avec un seul homme pour l'accompagner. Après en avoir eu l'agrément du Bureau de la Guerre de Turin, je lui indiquais les granges du Pra, aux pieds du Col de la Croix. Il fut dit que si le Roi se détachoit de la coalition, il seroit dédommagé de la perte de la Savoye et de Nice par le Milanais; la République offroit de joindre et de maintenir 90 mille hommes aux forces qu'il pourroit mettre sur pied, ce qui sûrement étoit plus que suffisant pour en faire la conquête et la maintenir.

Porteur d'une proposition si avantageuse, je me rendis bien vite à Turin. Le Conte d'Hauteville, chargé des affaires étrangères, me donna des instructions dilatoires... Au bout d'un certain temps, je fus invité à un second rendez-vous qui fut fixé à la bergerie du nouveau Col d'Abriès; les instances de décision furent renouvelées; nouveau voyage à Turin, même incertitude, mêmes instructions » (38).

Senonchè i Francesi, stanchi di aspettare e allo scopo di provocare una decisione della Corte Sabauda, effettuarono un colpo di mano sul forte di Mirabouc nella alta Val Pellice, la notte tra l'8 e

(34) La défense des Alpes en 1792-93, in « Annales des Alpes », 1908, p. 133.

(35) BIANCHI NICOMEDE, Storia della Monarchia Piemontese, Vol. III.

(36) Nelle Hautes Alpes la situazione era assai grave e Kellerman, comandante della settima Division Militaire scriveva nel 1794 dell'« état de détresse de tous les services administratifs » mentre i magazzini erano vuoti e « il n'y a pas un sou ». I Valdesi poi, benchè temuti, potevano sempre lasciare adito a qualche speranza, come popolazione suscettibile di ribellione contro gli antichi persecutori.

(37) MARANDA, Tableau du Piémont sous le régime des Roi avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets. Turin, l'an XI. Cfr. p. 165.

(38) Di tali passi del governo francese non abbiamo trovato conferma altrove

il 9 maggio 1794: il forte era poco presidiato e la sua guarnigione dovette arrendersi (39). I Francesi, scesi fino a Bobbio, tra il panico della popolazione e la ritirata delle milizie colte di sorpresa, furono poi ricacciati al di là delle Alpi, ma il comandante del forte, colonnello Mesmer, benchè uscito coll'onore delle armi, fu processato e pagò con la vita la sua disavventura.

Poi si gridò al tradimento dei Valdesi; i loro secolari nemici approfittarono dell'occasione favorevolissima e delle conversazioni del Maraudo con i Francesi: « Principali autori del tradimento furono Giacomo Maraudo, colonnello delle milizie valdesi, il ministro Pietro Geymet, moderatore ed altri ancora », dice il marchese Carlo Emanuele Luserna Manfredi d'Angrogna nelle sue memorie (40); e il cronista Garola aggiunge: « On prétend même que Maraudo eut plus de part à cette trahison que d'autres; ce qui n'est pas improbable, car de Prals, où il commandoit dans la Vallée de S. Martin, il s'étoit rendu au marché d'Abries en Queyras: c'étoit peut-être lui-même qui dirigea la surprise de Mirebouc » (41).

La monarchia era in quei tempi, com'è naturale, assai sospettosa e proprio in quell'anno procedeva contro elementi colpevoli di congiura antimonarchica e di favoreggiamento alla Francia (42), nulla da stupire quindi se anche le accuse mosse al Maraudo, e con lui al comandante Gaudin, al Maggiore Goanta e al capitano Musset Valdesi, trovarono credito presso gli uffici inquirenti e si procedette all'arresto dei sospetti. Per quanto riguarda il N., « l'avocat Dar nesio, juge de Luserne, Auditeur des milices vaudoises, avec 60 dragons du Roi eut ordre de se rendre dans la nuit à Pralis dans la Vallée de S. Martin et d'arrêter M. le Lieutenant Colonel » (43). L'ordine era stato dato dal Duca d'Aosta, il quale aveva stabilito il suo quartiere generale a Torre e alloggiava in casa del Conte Marco Aurelio Rorengo della Torre, parente di quell'altro conte di cui abbiamo poco fa citato le parole. « Dans cet intervalle raconte il Maraudo,..... le Duc d'Aoste me fit arrêter et transférer à Pignerol dans le quartier des dragons, et un'heure après mon arrivée je fus interrogé. Voyant par la nature des questions, qu'on étoit complètement aveugles sur l'objet de ma correspondance avec les Français, je me refusais de m'expliquer sur tout ce qui auroit pu éclaircir cet objet.

Le Duc d'Aoste en écrivit au Roi, lui demandant des ordres; il reçut pour réponse de me faire partir de nuit, sans éclat, et sans escorte et avec un simple adjutant de place dans la voiture, qu

(39) JAHIER, op. cit., Boll. 52, p. 23.

(40) Pinerolo, Biblioteca Civica, Mss. Garola, vol. 29.

(41) Ibidem.

(42) BIANCHI, op. cit., III, pp. 554 e sgg.

(43) Così il GAROLA op. cit., I. c., e MARANDA, op. cit., p. 168.

riveroit à la pointe du jour à la cittadelle de Turin, avec tous ses papiers cachetés, qui seroient consignés au Marquis Cirié gouverneur de cette forteresse. A peine arrivé le tout a été envoyé au Roi, qui après les avoir examinés avec d'Hauteville, les jettò au feu ». L'arresto era avvenuto il 18 luglio ed il trasferimento a Torino il 24 dello stesso mese: quivi il nostro, aspettando che quella carta famose andassero a finire « au feu », fu tenuto rinchiuso per un paio di mesi, e liberato il 20 settembre « abbenchè al mondo tutto chiaro fosse e palese il suo delitto, come affermò egli stesso da poi, quando per la rivolta del nostro misero Piemonte votò con franchezza palesare gl'indeggni misfatti che alla medesima avevano coadiuvato », aggiunge astiosamente il già mentovato Marchese di Angrogna nelle sue memorie; il Garola, rincarando la dose, dice che « il fut remis en liberté sans qu'il nous en résulte comment il ait pu se tirer d'affaire. Les attraits de Mademoiselle la fille lui auront apparemment garanti le vie qu'il devoit perdre sans doute ».

Il che viene raccontato in altri termini dal N.: « Comme ma maison étoit fréquentée par les officiers du quartier général, Fresia étoit du nombre, mais moins fréquemment que les autres. Un jour qu'il lui prit cette fantaisie, voyant un clavesin et de la musique, demanda à ma fille aimée, âgée alors 17 ans, de lui faire connaître la voix, qu'on lui avoit dit agréable. L'enfant qui ne voyoit en lui que l'auteur, à ce qu'elle croyait, de l'arrestation de son père, se retira les yeux et le coeur gonflés de larmes; et Fresia de le trouver mauvais. Fresia ne connaîtra jamais le prix de ces larmes, puisqu'il est célibataire. Vouloir qu'une fille chante lorsque son père est dans les fers, est la prendre pour une machine, et la mienne ne l'est pas... ».

Comunque il N. se la vide brutta e secondo lui, si aveva addirittura l'intenzione di avvelenarlo: « Le Roi... hésita pendant quelques jours s'il ne me feroit pas empoisonner: c'est ce que m'a confessé l'an 9 chez son gendre d'Envie le procureur général Favrà, qui vit encore et qui étoit du conseil privé... Bientôt après j'eus la permission de sortir de ma cage et de prendre l'air par la cittadelle d'où j'ai été renvoyé à mon poste, à la suite du déclaratoire d'un congrès composé de quelques ministres, et du Sénateur Virinio, portant qu'il n'y avoit pas lieu à accusation ».

Tutto quindi era finito bene, i vari imputati riacquistarono la libertà e al N. fu addirittura conferito il grado di maggiore di fanteria.

A questo punto possiamo però domandarci se il Maraudo era veramente colpevole di aver avuto relazioni col nemico. Il fatto che egli se ne vantasse in seguito, se pure la cosa é vera, non significa nulla, perchè conoscendo ormai un pò il nostro uomo, non ci stupiremo affatto se, un pò fanfarone com'era, si volesse poi attribuire ai meriti che non aveva, come non siamo disposti a credere cieca-

mente al premeditato avvelenamento da parte del Re, il quale sarebbe uscito dalle regolari norme procedurali ed avrebbe finito per gettare luci troppo sinistre sull'operato della Corte.

Sussiste invece il fatto che essa Corte non avrebbe certamente esitato, in quei momenti, a disfarsi di un traditore, e per di più Valdese, se pure il minimo sospetto fondato avesse potuto gravare su di lui; e se l'assoluzione « per non aver commesso il fatto » seguita all'arresto, fu perchè nulla potè essere provato a carico del nostro e dei suoi compagni di sventura.

Reintegrato dunque al comando delle sue milizie, il Maraudo vi rimase per i due anni seguenti, fino al maggio del 1796, cioè fino all'armistizio di Cherasco, senza che nessun altro avvenimento degno di rilievo accadesse nella zona di frontiera a lui affidata (44). Nel 1795 egli occupò una parte del suo tempo a redigere una carta delle Valli Valdesi, proprio per ordine del Duca d'Aosta autore del suo arresto; essa ci è conservata (45), ed è notevole per la sua nitidezza.

Coll'11 maggio 1796 le milizie valdesi erano sciolte e congelate, in seguito all'occupazione francese del Piemonte, e anche il nostro potè ritornare ai suoi affari privati.

Intervallo borghese. 1796-98.

E' questo il periodo in cui si manifesta nel nostro una più meno aperta adesione al giacobinismo rivoluzionario, che poi si dichiarerà apertamente negli avvenimenti del 1799, come ci sarà dato di vedere. Che i suoi sentimenti antisabaudi e antireazionari fossero già lentamente maturati negli anni precedenti, ci sembra cosa assai naturale, come era del resto successo per la maggior parte dei Valdesi e per gran numero dei Piemontesi. Infatti l'insufficienza del Governo Piemontese e l'incapacità militare e politica della Monarchia erano ormai cosa evidente, anche a chi non avesse voluto prestare orecchio alle voci rivoluzionarie d'oltralpe, e credere ciecamente ai principi di libertà, uguaglianza e fraternità che le armi napoleoniche andavano portando nelle valli del Piemonte come in alte parti d'Europa. I popoli fremevano in attesa di novità ed attendevano da un momento all'altro il crollo dei vecchi sistemi feudali e reazionari. La popolazione valdese in particolare, gran-

(44) Per gli avvenimenti militari alle Valli, cfr. lo studio più volte citato di Jahier.

(45) A.S.T., Carte, sala XII, 20 E II, rosso I. Carte topographique des trois vallées de Luserne, Pérouse et S. Martin, dressée d'ordre de S. A. R. le duc d'Aoste sous la direction de Maraude, colonel des milices vaudoises; ce 1795 par Perina.

ta di tante ingiustizie, e privata delle più elementari libertà cittadine, non poteva se non di buon occhio seguire i progressi della rivoluzione; i recenti anni di guerra, che avevano sottratto per lungo tempo alle famiglie le forze migliori, avevano ancora inasprito i animi, tanto più che i desiderata, più volte avanzati, non erano stati presi in veruna considerazione: acquistare fuori dei limiti, adattare alle carriere e agli studi superiori era loro proibito, i rapimenti dei bimbi valdesi si ripetevano di tanto in tanto, e si aggiungevano obblighi ancora perduranti di feudale servitù ai signori della valle e quello di pagare le decime per il culto cattolico.

Non è perciò da stupire se alla caduta del regno sardo alla fine del 1798 la popolazione valdese, forse più di ogni altra del Piemonte, era spiritualmente matura per l'adesione senza riserve alla rivoluzione, dalla quale essa aveva tutto da guadagnare e ben poco da perdere. E se fino allora obbedienza e rispetto c'erano stati verso la monarchia, ciò si doveva unicamente ad un innato senso di sequio verso l'autorità costituita, ereditato dall'educazione religiosa e dallo spirito dell'Antico Testamento: obbedienza a Dio e al Sovrano anzitutto! Ma se si continuava in questo atteggiamento di reverenza e di obbedienza, esso non era più sentito che come una necessità contingente, un semplice opportunismo per ottenere quel poco che ancora si potesse sperare.

Anche nel 1796, succeduto al padre Vittorio Amedeo III l'imperatore Carlo Emanuele IV, i Valdesi mandarono la tradizionale deputazione al nuovo re per il consueto atto di omaggio: essa era composta di sette membri, tre pastori e quattro laici, tra cui il notaio Marauda e suo cognato G. D. Peyrot. Essa fu ricevuta dal Re il 3 dicembre 1797, e il giorno seguente anche dalla Regina, e dal duca d'Aosta, davanti al quale a nome di tutti, prese la parola il nostro colonnello per evidenti ragioni di opportunità e di reciproca conoscenza (46). Cosa disse il M., non sappiamo, ma possiamo immaginarcelo: senonchè in lui, come in tutti gli altri, c'era la sensazione che ormai tutto fosse pura formalità.

Per il M. in particolare ci si consenta di aggiungere ancora qualche rilievo. Egli traeva dalla sua origine valdese e dal suo piccolo mondo di confinati più che una consapevolezza religiosa e un attaccamento alla fede degli avi (non fu un credente, come vedremo) un vivo senso della ingiustizia, della mancanza di libertà, della inferiorità civile e soprattutto uno spiccato anticlericalismo: tutto ciò che era clero era per lui nemico, e persino nell'ambiente valdese il sacerdozio pastorale non fu risparmiato dai suoi strali. Dotato poi di un particolare senso filantropico (lo abbiamo visto accorrere in aiuto ai miseri e agli oppressi), non poteva non sentire la bellezza ideale dei principi di fratellanza della repubblica francese.

(46) JAHIER, op. cit., Boll. 52, p. 46.

A ciò si aggiunga che egli era un borghese, un borghese arricchito: passato dalla piccola proprietà contadina a quella capitalistica, egli si accorge che nella società del suo tempo non c'è posto per lui, poichè la nobiltà è quella della nascita che egli non possiede: solo un mondo diverso e nuovo, da cui siamo stati travolti e sorpassati i tradizionali valori e posizioni sociali, potrà dare a lui il posto che si merita e accontentare la sua boria, superiore a qualsiasi programma rivoluzionario. Egli si sente un uomo importante: capace di prendere in mano il governo delle cose, superiore a tanti nobili incapaci di badare ai loro affari. Ecco come si esprime nei loro riguardi: « Car quels égards dois-je de plus à un homme avec lequel je venais de faire quelques négociations de commerce, qui se présente tout à coup devant moi avec un titre de noblesse? Quelle considération dois-je ajouter à ce médecin, avocat, procureur et plusieurs manans qui n'avoient d'autres mérites que celui d'avoir un oncle évêque ou chanoine? N'avons-nous pas vu un paysan de Cavour qui a dépensé vingt mille francs pour avoir dix sols de revenus d'un fief qui lui donnait le titre de comte?... Devenus nobles ils n'avoient plus besoin de rien que de jouir; les emplois les attendaient avec ou sans connaissance, tout étoit égal; l'instruction ne leur étoit pas nécessaire, aussi la plupart ne savoit pas écrire une lettre passablement, c'étoit l'affaire de leur secrétaire ».

Come vedremo, questa adesione alla rivoluzione non fu soltanto di un intellettuale nutrito di Rousseau e Voltaire: al momento opportuno seppe anche pagare di presenza, per quanto trascinato dagli avvenimenti.

I suoi correligionari Valdesi (e non solo Valdesi, perchè all'azione parteciparono anche i cattolici di Bibiana e Luserna), già nel corso dello stesso 1797 avevano manifestato le loro intenzioni e loro desideri di emancipazione: armatisi alla meglio, erano scesi in 1.500 contro il castello del marchese di Rorà a Campiglione, all'fine di luglio, e improvvisando una piazzata, avevano reclamato al nobile i suoi titoli feudali per distruggerli. Se ne erano però dovuti andare senza concludere nulla e disarmati dalla spiritosa risposta del marchese, che aveva loro fatto osservare che ad un solo titolo egli non avrebbe rinunciato, quello di essere amico dei Valdesi!

Le autorità erano però state messe a rumore da questa audace azione, e il generale Zimmermann ricevette l'ordine di prelevare sei dei più facinorosi e di condurli a Pinerolo. « Zimmermann, racconta il M., se trouva fort embarrassé, il ne savoit sur qui faire tomber l'arrestation; il s'achemina chez moi qu'il étoit à peine jour. Je le trouvais hors de son assiette ordinaire, lorsqu'il me dit: *Levez-vous, j'ai quelque chose à vous dire. Et sans proférer d'autres paroles il me mit la lettre entre les mains* ». Il N. non era uomo da perdersi d'animo per così poco, e senza scomporsi, offrì il caffè al povero generale e gli suggerì la risposta seguente: « La chose me

roit d'un'execution impossible dans ce moment... la première restation donnera l'éveil à tout le reste... toutes les armes, pendant l'espace de 4 à 5 siècles n'ont pu réduire les Vaudois à foi catholique, lorsqu'ils étoient seuls et sans secours; que seroit-ce aujourd'hui, qu'ils seroient le foyer où tous les mécontents du Piémont viendroient se rendre, tandis que d'un autre côté ils recevoient peut-être sur le derrière des secours clandestins en munitions de guerre et de bouche...? ».

La corte si lasciò persuadere dalle ragioni esposte e lasciò tranquilli i Valdesi. Lo Zimmermann però oltre ad essere amico dei Valdesi era anche amico della corte e solo qualche giorno dopo l'attacco, il 7 agosto, inviava una « mémoire » confidentiale che si è stata conservata e che ci dimostra quanto i sospetti della corte sul logiacobinismo dei Valdesi fossero ormai ben fondati (47). Esso diceva: « De toutes les rébellions qu'on devroit prévenir avec les mesures prudentes, c'est celle des Vaudois et des communautés catholiques adjacentes... Le Colonel Maraudo est assez connu du gouvernement qui s'en est servi avec succès dans le commencement des campagnes; on sait qu'un malentendu l'avoit fait arrêter, et bientôt après, remis avec honneur en liberté, il a commandé jusqu'à la fin de la guerre sous mes ordres dans les vallées de S. Martin et M. le brigadier Gaudin, et qu'il s'est parfaitement acquitté de sa mission... dans le mouvement de son pays je l'ai appelé près de moi et je dois dire que sa conduite prudente et ferme m'a beaucoup aidé à tout calmer... ». Bisognava però « indemniser convenablement » il medesimo per i danni sofferti durante la prigionia, calcolati in oltre venti mila lire.

Non sappiamo se l'indennizzo suggerito dallo Zimmermann (il quale forse era anche interessato, come si potrebbe arguire dalla sua condotta lineare negli avvenimenti successivi) sia stato poi liquidato; possiamo invece avere per certo che i sentimenti del N. erano ormai orientati verso sistemi politici diversi: non mancava che l'occasione per manifestarli.

(segue)

AUGUSTO ARMAND HUGON

(47) A.S.T., Prov. Pinerolo, mazzo da inventariare.

RECENSIONI

WACHERNAGEL HANS GEORG, *Die matrikel der Universität Basel* — II Band, 1532-33
1600-01, Basel, 1956, pp. 634.

Questa preziosa pubblicazione, frutto di pazientissimo lavoro, contiene l'elenco completo di tutti gli studenti delle varie facoltà dell'Università di Basilea corredato dei rinvii bibliografici necessari. Non crediamo inutile riportare qui l'elenco degli studenti italiani: esso può infatti essere utile a quanti si occupano di storia della Riforma in Italia, poichè, oltre a ritrovarvi i nomi di molti personaggi in vista tra gli eretici del '500, forse anche molti degli altri studenti avevano delle buone ragioni per andarsi a iscrivere in una Università di carattere protestante. Di parecchi si sa che in seguito vissero come protestanti fuori d'Italia, e altri forse l'iscrizione all'Università di Basilea potrà essere utile indizio per più compiute ricerche.

N. B. — I nomi accertati degli studenti in teologia sono in corsivo. Per molti non c'è nessuna indicazione atta a stabilire gli studi frequentati.

1532-33 Thomas de Camorota, Pugliese.

1533-34 Petrus Gurinus, di Ancona.

1535-36 Joannes Franciscus, di Noceto (Piemonte).

1539-40 Matheus Flacius Illyricus, di Albona.

1542-43 Andreas Coletus, di Bologna; Petrus Bernus, di Lucca; Petrus Gelusius di Spoleto.

1544-45 Jacobus e Ludovicus Agrimaldus, di Nizza; Lodovicus Jandernandus, magister artium, di Nizza; Theodorus Trebelius, del Friuli; Paulus Aemilius Belonus, del Monferrato.

1545-46 Melchior de Insula, di Milano.

1546-47 Bernardinus Okinus, di Siena; Celius Secundus Curio (del Piemonte); Franciscus Stancarus, di Mantova.

1547-48 Lelius Sozinus, di Siena.

1549-50 reverendus dominus Petrus Paulus Vergerius, episcopus Justinopolitanus; Ludovicus Vergerius Justinopolitanus (nipote del precedente); Joannes Sturmius, dell'Istria.

1551-52 Hieronymus Massurius, di Vicenza; Joan Baptista de Gasparis, di Cremona; Sebastianus Rocatagliata, della Liguria.

1552-53 Antonius Franciscus Pigafetta, di Vicenza; dominus Guglielmus Gratius, di Bergamo; Joannes Leonardus Josius, del Piemonte; Joannes Insula, di Genova.

1553-54 Augustinus filius Celii Secundi Curionis; Baptista Paravicinus, italiano; Damianus Verardus, di Chieri; Franciscus Vilmercato, di Milano; Antonius Argenterius, di Chieri; Joannes Damissus, di Vicenza.

- 54-55 Joannes Franciscus Scardinus, della Sicilia.
- 55-56 Jacobus Manutius, di Firenze; Georgius Argenterius, del Piemonte.
- 56-57 Andreas Romanus, di Perugia, doctor in chirurgia; dominus Vincentius Maius, theodidactus brixianus (di Brescia) regis quodam Galliarum ad Turcam legatus.
- 57-58 Dominus Buterneus de Buterneis, ab Hono ex agro Brixienſi (Brescia); Joannes Thomas Sirletus, della Sicilia.
- 58-59 Antonius Ducus, di Torino; Joannes Paulus Alcſatus, di Torino; Sylvester Teliuſ, di Foligno.
- 59-60 Antonius Angeluſ, di Messina.
- 60-61 Alexis Ruinagia, di Piacenza; Antoniuſ Vallatuſ, del Piemonte; Antoniuſ Vachinuſ, Schonenſiſ (italiano).
- 61-62 Benedictuſ de Ferrariiſ, del Piemonte.
- 62-63 Antoniuſ Beſutuſ, di Milano.
- 64-65 Hieronymuſ Belmuſtuſ, di Genova.
- 65-66 Dominuſ Franciſcuſ Betti, di Roma.
- 66-67 Dominuſ Nicolao Cibo, di Genova.
- 67-68 Dominuſ Jacobuſ ab Eccleſia, iuriſ utriuſque doctor, di Cremona.
- 68-69 Georgiuſ Balдинuſ, di Padova; Marcuſ Antoniuſ Cottuſ, legum doctor, del Monferrato; Jacobuſ Brocarduſ, del Piemonte (exul); Jacobuſ Caſtelvetruſ, di Modena.
- 69-70 Pauluſ de Gaciſ, di Firenze; Leonarduſ de Gaciſ, di Brescia.
- 70-71 Antoniuſ de Ruvere, del Monferrato.
- 71-72 Minuſ Celſuſ, di Siena, ſecretariuſ; dominuſ Pauluſ de Colliſ, italiano; dominuſ Joanneſ Maria Caltelvitreuſ, di Modena.
- 72-73 Marcelluſ Squarcialupuſ, di Piombino, philoſophiae et medicinae doctor, P. Pernaе corrector; Guarneriuſ Caſtellioneuſ, di Milano, medicuſ (rifiugiato per motivi religioſi).
- 75-76 Joanneſ Velthuſen, di Bologna; Joanneſ Antoniuſ Venetuſ, di Piacenza, doctor medicinae.
- 76-77 Franciſcuſ Pucciſ, di Firenze.
- 77-78 Scipio Baſamuſ, di Milano.
- 78-79 Antoniuſ Honoratuſ, di Firenze, famuluſ di ſir Thomaſ Baedleuſ, angluſ; Galleatuſ Ponzonuſ, di Cremona.
- 79-80 Auguſtinuſ Doniuſ, di Copenza; Joanneſ Guglielmuſ Baltziuſ, di Napoli.
- 81-82 Angeluſ Holguinuſ, di Girgenti; Pauluſ Lentuluſ, figlio di Scipione, ſtorico valdeſe; Laurentiuſ Roſchiuſ, del Piemonte; Philippuſ Bucella, di Padova.
- 83-84 Zenobiuſ Acciajolūſ, di Firenze.
- 84-85 Andrea Pioltelluſ, di Milano.
- 85-86 Petruſ Sylberer, di Trieſte.
- 88-89 Scipio Gentiliſ, del Piceno.
- 89-90 Joanneſ Baptiſta Ubaldinuſ, di Urbino.
- 90-91 Petruſ Jacobuſ Montinuſ, di Brescia.
- 93-94 Brocarduſ Boroniūſ, di Parma.
- 98-99 Joanneſ Baptiſta Lepra, di Vicenza; Marcuſ Roſeta, di Padova.
- 00-01 Caesaſ Biumiuſ, di Roma, gratiſ inſcriptuſ quia exul.

RUFFINI FRANCESCO, *Studi sui riformatori italiani*, a cura di A. Bertola, L. Firpo, E. Ruffini. Pubbl. dell'Istituto di Scienze politiche dell'Università di Torino. Torino, 1955, 8, pp. 630.

Bene ha fatto, rendendo un omaggio alla memoria dell'insigne studioso e un servizio alla cultura, l'Istituto di Scienze politiche dell'Università di Torino a ripubblicare i lavori sulla Riforma di F. Ruffini. Nel volume sono contenuti: 1) La parte dell'Italia nella formazione della libertà religiosa; 2) Matteo Gribaldi Mofa; 3) La Polonia del Cinquecento e le origini del Socinianesimo; 4) Francesco Stancaro; 5) Il Socinianismo a Ginevra. Questi saggi, ognuno dei quali si compone di vari capitoli, videro la luce in epoche diverse e in varie riviste, molte delle quali difficilmente reperibili: un solo capitolo è inedito, su « Lelio e Fausto Socino », ritrovato tra le carte dello studioso. Il pregio della pubblicazione è aumentato da un indice analitico dei personaggi e dal coordinamento delle note e dei rinvii tra uno studio e l'altro.

Non è qui il caso di dilungarci sul pregio di questi studi del Ruffini, che sono diventati dei « classici » in materia, e che sono noti a quanti si occupano di storia della Riforma, con particolare riferimento all'Italia: classici, in quanto lavori fondamentali, come quelli sullo Stancaro o sull'educazione ginevrina di Carlo Alberto, e finora non superati dalla critica o da nuovi apporti.

Ci si lasci però manifestare il piacere che si prova rileggendo queste pagine di pensiero così terso e convincente, di argomentazioni e ricerche così curate e profonde, di conclusioni così serene e allo stesso tempo decisive, che hanno segnato senza dubbio un passo innanzi nel campo degli studi sulla Riforma, soprattutto nel settore del socinianismo.

Siamo perciò grati ai redattori del volume di averci dato modo di riavvicinarci al pensiero e all'opera di un grande maestro.

A. H.

Cento anni di stampa evangelica. La Claudiana. 1855-1955. Torre Pellice, Lib. Ed. Claudiana, 1956, 4°, pp. 117.

Come appare dal titolo, il volume è un'opera commemorativa, composta per celebrare un centenario e fare un consuntivo dell'opera compiuta in tale periodo di tempo dalla Casa Editrice Claudiana.

E poichè le pubblicazioni commemorative devono uscire tempestivamente, a date prefisse e dalle quali, per ragioni intuitive, non ci si può eccessivamente scostare, bisognerebbe sempre avere un notevole margine di sicurezza di tempo, per progettarle, prepararle e condurle a termine. Tanto più quando non è punto facile trovare dei collaboratori che dispongano del tempo necessario o che abbiano agevolmente a disposizione gli strumenti ed i documenti indispensabili per lavori di ricerche complesse e di indubbia importanza, quando si tratta di un periodo che abbraccia od interessa l'opera di almeno tre generazioni.

Questa osservazione ci è venuta spontanea leggendo l'opera che si vuole brevemente recensire per la sua indubbia importanza e per tutti i dati preziosi che essa ci fornisce su l'attività editrice evangelica in Italia dal 1855 al 1955. Attività che purtroppo però non ci pare essere stata adeguatamente studiata in tutti i suoi periodi; poichè quello fiorentino ad es., che comprende un settantennio circa, dal 1861 al 1925, e che è il periodo di maggiore e più feconda attività, non ci sembra

essere stato sufficientemente approfondito. Da ciò la sproporzione fra i vari capitoli alla quale non si sarebbe probabilmente potuto rimediare, se non rinviando ad un altr'anno la pubblicazione del volume. E sarebbe stato senza alcun dubbio uno sbaglio perchè se è già un problema arduo quello di interessare la gente ad un avvenimento significativo, la cosa diventa quasi disperata quando è trascorsa la ricorrenza: è un proverbio tipicamente italiano quello che dice « passata la festa, scabbato lo santo ».

Comunque sia, dati e notizie oltremodo interessanti ci danno i tre studi che costituiscono la parte principale del volume e che mettono in rilievo le difficoltà incontrate dai nostri antenati per farsi una cultura e l'opera veramente cospicua pubblicata dalla Chiesa valdese, per mezzo della Claudiana, nel campo della stampa evangelica in Italia. Infatti, la pur modesta Casa Editrice ha avuto una attività benefica e degna di lode nella diffusione del libro protestante in Italia; e le cifre che risultano dallo studio che stiamo analizzando sono atte a far pensare che a seriamente riflettere. E quando veniamo a conoscenza di fatti come i seguenti, che cioè la Claudiana ha stampato e distribuito nei suoi primi cinquant'anni di vita 6 milioni di libri ed opuscoli, 2 milioni di almanacchi e 3 milioni circa di Bibbie e di porzioni di Libri sacri, al nostro stupore si aggiunge la nostra ammirazione per tanto lavoro compiuto nel silenzio ma con un impegno che dobbiamo encomiare senza reticenza e cercare di emulare nei modi e nelle forme che si riterranno oggi più adatti per raggiungere lo scopo che si prefisse cento anni fa la prima Casa editrice protestante d'Italia.

E non è a dire che siano mancate le difficoltà d'ogni specie, gli ostacoli, le opposizioni aperte e subdole, le critiche maligne, le calunnie anche all'opera della Casa editrice, che essa riuscì a superare, con pazienza, con fede, con costanza e serenità, che sono anch'esse un bel patrimonio di cui essa può andar fiera e che le servirà certamente anche in avvenire.

L'opera è divisa nei seguenti capitoli: 1) La diffusione dei libri nelle Valli Valdesi; 2) Le origini e i primi anni della Tip. Claudiana; 3) La Claudiana a Firenze (secondo periodo); 4) La Claudiana a Torre Pellice; 5) La produzione letteraria della Claudiana; 6) Il Seminatore uscì per seminare (l'opera dei colportori).

Dignitosa la carta e la stampa. Sono però sfuggiti, qua e là, alcuni lapsus o refusi tipografici: come a p. 9, ove le cruenti persecuzioni di cui tratta il Léger nella sua Storia sono da ascriversi al 1655 e non al 1555; o a p. 12, ove l'Olivetano è chiamato Luigi, anzichè Roberto; o a p. 15, dove il pastore Giacobbe Moutoux, originario delle Traverse, in val Pragelato, è detto erroneamente pastore svizzero; o ancora a p. 39, ove il d'Aubigné è diventato d'Augigné... Ma queste son mende che l'attento lettore correggerà facilmente da sè e che non gli impediranno di trarre più motivi di viva riconoscenza dall'opera modesta ma efficace di tutti coloro che si sono occupati nei secoli trascorsi della diffusione della stampa evangelica in Italia: autori, direttori, stampatori, colportori, venditori ed in vari modi diffonditori della letteratura religiosa evangelica italiana.

P.

SPINI GIORGIO, *Risorgimento e Protestanti*, Ed. Scient. Ital., Napoli, 1956, pp. 390.

Da qualche anno gli studiosi del periodo risorgimentale hanno cominciato a tener conto dell'influenza protestante nella formazione, nello sviluppo e nel giudizio internazionale del nostro risorgimento, giustamente risalendo quel filone di ricerche così attraenti come può essere la storia delle idee. Sono così venuti alla luce i lavori di Venturi sul conte piemontese Radicati di Passerano, spirito vagante in una strana eterodossia; di Santini sul noto cappellano garibaldino Alessandro Gavazzi; del Ciampini su quell'eminente personaggio che fu G. P. Vieusseux, del cui Spini ha chiarito successivamente lo spirito religioso; di T. R. Castiglione sull'illuminista siciliano G. Gambini; di Marcelli sui rapporti tra Cavour e Protestantismo inglese: senza contare che nel congresso di Storia del Risorgimento a Messina nel 1954 il tema prescelto fu proprio il problema religioso del Risorgimento e che vi presentarono relazioni interessanti alcuni noti studiosi, valdesi o cattolici, proprio sulla presenza protestante in quel periodo.

Si può quindi dire che il problema è all'ordine del giorno degli studiosi, ed è con vero piacere che abbiamo visto pubblicato in queste ultime settimane un magnifico lavoro di Giorgio Spini (*Risorgimento e Protestanti*, Ediz. Scient. Ital., Napoli, 1956, pp. 390), che è in questo campo uno studio fondamentale.

Va chiarito anzitutto il titolo: i protestanti di cui esso parla non sono ovviamente quelli italiani soltanto, ma quelli di tutta Europa e anche d'America, studiati e visti nei loro rapporti ed interessi col moto risorgimentale italiano. Nè sono perciò dimenticati i protestanti presenti in Italia, dai Valdesi — che occupano il posto più importante — alle varie chiese di lontana fondazione, come la comunità olandese-allemana di Livorno fino alle missioni fiorite nella penisola verso la metà del secolo scorso: sicchè, oltre altri pregi, il volume ha anche quello di essere un panorama del Protestantismo in Italia fin verso il 1860-70; e diciamo panorama, in quanto la storia dei protestanti in Italia è ovviamente vista per quel che riguarda l'oggetto di ricerca del libro.

Il quale oggetto, dice lo Spini nelle prime pagine, mira a rispondere a queste domande: « In che maniera l'Italia risorgente comincia ad avere una qualche cognizione, sia pure nebulosa o ristretta a modeste cerchie, dell'esistenza di un'alternativa protestante al proprio Cattolicesimo ed al proprio *libertinage* tradizionali? » Domanda avvincente, e anche seducente, ma di non facile soluzione. Eppure Spini ha non solo affrontato il problema, ma con quella competenza e serietà di indagini che gli sono proprie, l'ha anche risolto in modo che la presenza protestante nel Risorgimento appare in tutto il suo peso e la sua vitalità, e in un modo che veramente non sospettavamo o potevamo soltanto intuire da lontano. Assistiamo nel lavoro ad un mirabile accostamento di fatti, di idee e di personaggi, a delle interpretazioni così originali, a delle valutazioni così nuove e suggestive, per cui pensiamo di trovarci effettivamente davanti ad uno studio che susciterà anche molta polemica. Nè ci si potrà d'altra parte sottrarre alla tesi dello Spini, fondata sull'importanza della presenza dei protestanti e in specie dei Valdesi in Italia perchè benevolenza ed interesse inglese seguissero il nostro Risorgimento, tanta è la documentazione di fatti e di interpretazioni che lo studioso è chiamato ad esaminare in favore di tale tesi: e se polemica ci sarà, non potrà che aversi sui giudizi dello Spini e sul loro peso.

Ma vediamo di seguire più da vicino l'esposizione di questo interessante volume.

La presenza protestante in Italia è ripresa dall'inizio del '700, quando all'incominciare del Rimpatrio si può dire che i Valdesi comincino la loro storia italiana, condotta rapidamente fino alla rivoluzione, con i necessari riferimenti alla diapora protestante straniera nella penisola e ai primi timidi approcci di letterati e politici italiani con gli ambienti protestanti d'oltralpe. Il periodo rivoluzionario e napoleonico vede i Valdesi occupare un posto di primo piano nella storia piemontese, anche se la valutazione degli avvenimenti di quegli anni non può ovviamente per il momento superare l'angusto limite della storia locale: anzi sarà meglio dimenticare presto questa pagina giacobina della storia valdese, perchè all'incominciare, in periodo di restaurazione, il filo-francesismo dei Valdesi potrebbe avere ancora gravi conseguenze. Buon per loro che gli « evangelicals » inglesi, che non si occupano molto di politica, tendono la mano ai fratelli in fede oppressi dalla restaurazione sabauda, formando così le premesse per l'interessamento liberale successivo alle sorti del piccolo Israele delle Alpi. E se anche i suoi figli non si commuovono ai moti del '21, nè a quelli del '34, scendono in quegli anni alle valli Gilly e Beckwith e tanti altri, a ritrovare nella terra del papato una minuscola repubblica protestante.

D'altra parte Ginevra è presente attraverso il Sismondi, Madame de Staël e Benjamin Constant: e Cavour e lo stesso Carlo Alberto non vissero e non respirarono in Ginevra spirito e mentalità protestanti? E il risveglio ginevrino non giunse sino al Cavour, sia pure attraverso il Vinet, e le sue teorie della libertà dei culti? E se il Manzoni, che pure sposa protestante con una protestante, dimenticherà un giorno questa parentesi per levarsi a difendere, molto debolmente, nella « Morale cattolica », gli attacchi del Sismondi, non vuol dire che questi avevano recato qualche frutto e avuto qualche seguito?

Intanto in Toscana il Lambruschini preferisce l'equivoco di una posizione indeterminata, ma si vanno formando quei gruppi di evangelici che avranno il loro massimo esponente nel conte Piero Guicciardini; mentre i nomi di Calandrini, Vieuzeux, Mayer, Montanelli rappresentano la estrema sinistra liberale e protestante. I colportori di Bibbie sono andati dovunque, e alla vigilia del '48 non è più un mistero per i patrioti italiani che la terra d'esilio può essere soltanto la protestante Svizzera o la protestante Inghilterra: e quando l'esilio si presenterà come alternativa col carcere o la morte, a centinaia gli esuli cercheranno nell'ambiente protestante la loro seconda patria. Di qui nascerà in Inghilterra specialmente la passione per il risorgimento italiano in vista della cacciata del papa: « Di qui l'interesse storico che presenta anche la cronaca, di per sè abbastanza modesta, dei nuclei protestanti sorti in Italia nel Risorgimento. In un certo senso, infatti, sono proprio questi sparuti gruppi, a cominciare da quello Valdese, a dare la firma d'avallo alla cambiale del Risorgimento italiano. Se ci son dentro delle persone così *respectable* ed ortodosse come i pastori valdesi, è segno davvero che non si tratta di una rinascita dell'empia Rivoluzione Francese, ma di qualcosa che la gente dabbene e timorata di Dio può considerare favorevolmente. E se i governi reazionari, sostenuti dall'Austria, perseguitano gli evangelici e vietano la diffusione della Bibbia, è segno che l'Austria va davvero cacciata dall'Italia, come affermano Lord Palmerston e Lord John Russel ».

E si aggiunga anche l'importanza di molta letteratura millenaristica, venuta o

ritornata di moda in quegli anni, in cui si profetizza la prossima caduta del papato, e in cui l'esegesi biblica è fatta con la storia valdese alla mano; si aggiungano i processi famosi dei Madiari e la polemica Achilli-Newmann, e la paura di un ritorno cattolico sul suolo inglese: si capirà come l'interesse inglese per il risorgimento italiano diventasse ad un certo punto passione, sia pure passione protestante, anche se Mazzini dei protestanti non vuol saperne, come non vuol saperne della Chiesa Cattolica. Ragion per cui il « mito dell'Italia protestante » fu effettivamente vissuto in Inghilterra e di riflesso in America, e naturalmente anche in Svizzera, rifugio di tanti esuli religiosi e politici.

E i Valdesi? In alcune pagine avvincenti, lo Spini analizza l'opera di Beckwith nelle valli, e individua proprio in questo inglese la persona che determinò il volgersi dell'Israele delle Alpi alla sua missione italiana. Sul posto che i Valdesi ebbero direttamente nella storia risorgimentale, le notizie sono scarse anche per lo Spini: ed invero il problema non è facile, a meno che si voglia risolutamente negare la partecipazione della gente delle valli alle grandi avventure dal '48 al '60, il che non è avviso nè dello Spini nè nostro. E se non si può pretendere che prima del '48 i Valdesi si potessero sentire abbastanza italiani da seguire quello che succedeva nella penisola — e avevano purtroppo già da preoccuparsi della loro triste situazione locale — evidentemente due fatti, nel '48 stesso li avvinceranno alla storia italiana: l'emancipazione civile, per cui diventarono gente della loro gente e la prima guerra di indipendenza, dove molti dei loro figli lasciavano la vita sui campi di battaglia; un richiamo politico e una immediata cruenta sensazione. Poco importa se poi la loro adesione al tardo risorgimento italiano li porterà soltanto a studiare la lingua della patria ritrovata e a diventare « missionari » come voleva Beckwith: il loro inserimento nell'unità nazionale non poteva per loro avere che questo significato, di esservi apportatori del Vangelo. Salvo poi ad accorrere accanto a Garibaldi e a partecipare alle guerre risorgimentali non per mercenarismo avventuroso, ma per spirito patriottico. E' un problema questo ancora da studiare, come meriterebbe ancora di essere studiato, sempre limitatamente al campo valdese, il perdurare dell'interesse protestante per le Valli e per le sue sorti anche economiche, per cui parecchi industriali calarono a piantar le tende in Val Pelliccia o in Val Chisone e installarvi i loro stabilimenti, col generoso scopo di aiutare i fratelli in fede.

Problemi come questo, e altri molto più importanti, ne solleva la lettura di « Risorgimento e Protestanti »: e noi non abbiamo fatto che accennare molto imperfettamente ad alcuni dei punti trattati dallo storico.

Questo libro, che oltre a tutto è anche di facile lettura per quanto denso di pensiero, siccome scritto dal protestante Spini e sui protestanti nel periodo risorgimentale, ha anche il merito diretto a cui in questa sede possiamo accennare: quello di essere una delle migliori espressioni della cultura protestante in seno alla cultura italiana di oggi.

A. ARMAND HUCON.

Nuovi studi sul valdismo nel Medio Evo.

I più recenti lavori di Raoul Manselli, segretario dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, vertono tutti sull'eresia medioevale. Nel saggio *Il Valdismo originario* (in *Studi sulle eresie del secolo XII*, Roma, 1953, pp. 69-87), il Manselli, basandosi principalmente sulle testimonianze di Alano da Lilla, mette in evidenza

influsso esercitato sul moto valdese delle origini non tanto dall'esperienza dei pietrosbrusiani quanto da quella degli Enriciani. In una appendice su *Ugoccione da Modigliana* (ivi, pp. 111-120), il Nostro esclude che quel poeta, vissuto tra la fine del secolo XII e la prima del XIII, sia stato cataro o valdese, contro le note tesi dei Levi e del Bertoni. Infine, nel « Bull. d. Ist. Stor. It. p. il Medio Evo e Arch. Muratoriana », n. 67 (Roma, 1955), il Manselli ha pubblicato altri due saggi sui Valdesi. Nel primo, intitolato *Goffredo di Clairvaux di fronte a Valdismo e Catarismo* (ivi, pp. 245-252), il Nostro segnala le nuove testimonianze che ci sono offerte sulla vita di Valdo da Goffredo di Clairvaux, un ampio florilegio delle cui opere è stato recentemente messo in luce dal benedettino Jean Leclercq nel secondo volume dei suoi *Analecta Monastica* (Roma, 1953). Goffredo di Auxerre, monaco cisterciense, abate di Clairvaux, poi di Fossanova, infine di Hautecombe (1176-1188) — già accompagnatore di S. Bernardo nella Francia meridionale quando, trent'anni prima, vi era stato chiamato da Alberico cardinale vescovo d'Ostia a combattervi la eresia del monaco Enrico nonchè i nascenti Catari — poi, quando era abate di Hautecombe, compagno di viaggio di Enrico cardinale vescovo d'Albano nella sua legazione e missione contro gli eretici, particolarmente nella zona di Lione, è stato uno dei testimoni oculari della professione di fede ortodossa fatta a Lione da Valdo stesso nelle mani del cardinale Enrico. Valdo, già sospetto di eresia per la sua ostinazione a predicare liberamente il Vangelo per le vie e piazze di Lione malgrado i divieti dell'arcivescovo, tornato a miglior consiglio, forse memore delle esortazioni all'ubbidienza fattegli dal papa Alessandro III che aveva incontrato a Roma nel marzo 1179, avrebbe solennemente abiurato i suoi primi errori con quella professione confermata da giuramento, ma poi, *reversus ad vomitum*, avrebbe ripreso ben presto a *colligere et disseminare discipulos*. Costoro, secondo Goffredo di Clairvaux, sono *personae contemptibiles et prorsus indignae, aut penitus aut pene sine litteris*; tra loro non mancano le donne; vanno incessantemente in giro, da autentici predicatori vaganti, praticando la povertà assoluta, rifiutando ogni specie di lavoro manuale e scagliandosi con forza contro il clero corrotto. In questi quattro punti, predicazione libera a tutti, pratica della povertà assoluta, rifiuto di ogni lavoro manuale e ostilità al clero corrotto, il Manselli vede giustamente le principali caratteristiche del Valdismo originario, da lui definito altrove « una comunità di fedeli che, in povertà ed umiltà, contro ogni divieto ecclesiastico, si propongono di vivere il Cristianesimo realizzando quanto è prescritto nella Sacra Scrittura e specialmente consigliato nel Vangelo, partecipando questa loro esperienza religiosa agli altri fratelli con la più intensa predicazione » (*Studi sulle eresie del secolo XII* cit., p. 82). Nel secondo saggio intitolato *Ermenegaud, il "Contra Waldenses" ed il nuovo capitolo sui Valdesi* (pp. 253-264), il Manselli si occupa dell'edizione del capitolo di Ermengaud di St. Gilles sui Valdesi che io ho tradotto nei miei *Waldensia* di Strasburgo, sostenendo la tesi che i primi venti capitoli del trattato in oggetto siano effettivamente dell'abate di St. Gilles (contro quella del Borst che vede in Ermengaud un compagno di Durando d'Huesca nella fondazione dell'ordine dei « Poveri Cattolici » nel 1210), ma che il cap. XXI e ultimo sui Valdesi non sia altro che il compendio di un verbale dell'Inquisizione, da collocarsi solo verso la metà del sec. XIII.

Prima di terminare questa breve segnalazione, dobbiamo citare, per amore di completezza, la notizia data dai padri domenicani Kaeppli e Zaninovic, nell'« Arch. Fr. Praed. » del 1954 (pp. 297-305), di una raccolta poco nota di trattati

anti-ereticali contenuti nel ms. 30 della Biblioteca del Convento Domenicano di Dubrovnik (Ragusa). Tra cotesti trattati i due autori mettono in rilievo quelli che interessano in particolare i rapporti intercorsi nella seconda metà del sec. XIV tra i Valdesi lombardi e i Valdesi danubiani. Si tratta essenzialmente dell'*Epistola o Responsio Johannis*, denominato *Leser* nel ms. di Dubrovnik (n. 12, ff. 173ra-176va) come pure in quello n. 326 di Klosterneuburg; dell'*Epistola o Responsio Seyfridi* (Dubrovnik n. 11, ff. 171ra-173ra); e di una seconda *Epistola Johannis Leser* (Dubrovnik n. 13, ff. 176-va-179rb) a noi finora sconosciuta. Oltre a questi 3 pezzi dell'Epistolario lombardo-austriaco del 1368, il ms. di Dubrovnik contiene un *Tractatus contra errores Waldensium* (n. 9, ff. 168rb-170rb), la nota *Disputatio inter Catholicum et Paterinum* (n. 14, ff. 179rb-184vb) attribuita ad un certo Giorgio o Gregorio di Faenza, lo pseudo *Davide di Augsburg* già edito dal Preger (n. 15, ff. 184vb-187rb) e il *Tractatus contra errores Waldensium* del professore viennese Pietro di Pilichdorf (n. 8, ff. 147va-168ra) già edito dal Gretser.

GIOVANNI GONNET.

ROBERT SYLVAIN, *La vie et l'oeuvre de Henry de Courchy (1820-1861) premier historien de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis*. Les Presses Universitaires Laval, Québec 1955.

Il cattolicesimo nordamericano vanta ormai una ricca ed inesaurita tradizione di studiosi che con amore hanno indagato la storia della loro giovane Chiesa. Di essi è forse in Italia il più conosciuto Howard R. Marraro, che a più riprese ha lavorato sul tema dei rapporti politico-religiosi fra Stati Uniti e Italia durante il Risorgimento.

Con questa recensione segnaliamo un gesuita canadese — il p. R. Sylvain — che qualcosa ha già dato e assai promette di contribuire per una maggiore comprensione del problema. Il p. Sylvain non molto tempo fa è stato in Italia, ha lavorato attorno ad Al. Gavazzi, e nell'attesa di un contributo specificamente italiano, leggiamo con interesse la biografia di H. Courchy.

H. Courchy — un bretone trapiantato a Parigi, immesso nel commercio e quindi inviato come rappresentante della sua Casa dal 1845 al '56 negli Stati Uniti — offre il destro ad un panorama quanto mai interessante del cattolicesimo nordamericano dell'800. Quale corrispondente dell'*Univers*, il periodico di Louis Veuillot, il bretone impegnò il suo tempo libero a tracciare una storia della giovane Chiesa, ebbe contatti con gli esponenti della gerarchia, si appassionò ai problemi del momento...

Il cattolicesimo statunitense trasse tutta la sua forza di massa dalla immigrazione europea, specie irlandese, e da essa ebbe anche quel carattere esotico che solo con la prima guerra mondiale si attenuerà sufficientemente. La gerarchia in un primo tempo fu di origine francese, poi ebbero il sopravvento gli irlandesi e un vero solco fu tracciato tra protestantesimo e cattolicesimo. Il p. Sylvain ricorda con animo appassionato le lotte per la libertà religiosa (che, beata America!, fu sancita nel 1783) e quindi la rude opposizione protestante, l'incomprensione e spesso il dileggio che per decenni confinarono il cattolicesimo in uno stato di evidente minorità. Leggermente curiosa è l'abitudine di inneggiare ad ogni passaggio al cattolicesimo come ad una conversione, e di bollare sgarbatamente chi da quello si converte al protestantesimo. Parecchie pagine sono dedicate ad Al. Gavazzi, sulla scorta di una documentazione in parte diversa da quella della

ale mi sono giovato per la biografia dello stesso; la figura del barnabita non guadagna e non ne perde, mentre alcuni particolari — come quello dell'esistenza di una « *loge vaudoise n. 9* » a New York nel 1853 — vorrebbero un più attento vaglio critico.

In conclusione, se questo lavoro sta solo nella scia di quelli di O. Handlin, S. Morgan, M. L. Hansen, T. C. Blegen, ecc., pure esso reca un contributo attimo alla comprensione d'una attualità evidente quale lo sviluppo e l'americanizzarsi del cattolicesimo nel Nuovo Mondo.

L. Santini

D. CHAPUISAT, *Jean-Gabriel Eynard et son temps. 1775-1863*. Genève 1951.

ALVILLE. *Anna Eynard Lullin et l'époque des Congrès et des révolutions*. Lausanne, 1955.

Dal giorno in cui il segretario di J.-G. Eynard redasse una notizia biografica ammirativa del ginevrino (1) le cronache, le ricerche e gli studi si sono moltiplicati tanto da costituire oggi una vasta e, per lo più, ignorata bibliografia. E. Chapuisat, che nel 1924 aveva curato il diario dell'Eynard (2), è tornato qualche anno fa sull'argomento con un profilo biografico assai interessante. A completare il quadro, si è aggiunto ultimamente un lavoro accurato sulla moglie dello stesso Eynard, M.me Anna Lullin. E' così nota la vita di colui che è passato alla storia col degno appellativo di « *filelleno* » da non aver qui bisogno di parlarne; rileviamo però come essa interessi da vicino e la storia civile d'Italia per un lungo periodo (dalle invasioni napoleoniche a tutta la prima metà del secolo XIX) e la storia dei protestanti in Italia. La preoccupazione dei due biografi sembra sia stata quella di darci un quadro completo della cosiddetta vita brillante o mondana degli Eynard; tale caratteristica è talmente accentuata nello scritto su Anna Lullin da mettere in rischio la serietà del lavoro. Purtroppo nessuno dei temi allettanti che si presentavano è stato veramente affrontato con impegno: l'amore per una ricerca definitiva ha ceduto troppo il passo alla preoccupazione di farsi leggere piacevolmente.

Lo Chapuisat trascura del tutto l'atteggiamento religioso dell'Eynard, non rievoca la sua posizione dichiaratamente protestante, sbriga in poche pagine quel periodo della vita che va dalla « conversione » alla morte. Ben poco di più fa la Alville. Eppure la Biblioteca Pubblica ed Universitaria di Ginevra ha un ricchissimo fondo di documenti Eynard che attendono di essere ascoltati per parlare: essi possono dare un notevole contributo alla conoscenza del nostro protestantesimo dell'800.

Gli Eynard ebbero una corrispondenza vastissima ed una grande ricchezza e continuità di interessi. Uno scambio di corrispondenze col Bunsen, ministro di Prussia a Roma, per esempio, mostra J.-G. interessato e alla vita religiosa ed a quella politica, tanto che il diplomatico potrà rivolgersi a lui per un aiuto economico per una scuola ed un ospedale evangelici in Roma: « *il s'agit de la fondation de l'Evangile au Capitole et de l'existence chrétienne d'une population crois-*

(1) *Rabiat*, Notice biographique sur la vie et les travaux de M. le chevalier Eynard. Paris 1842, pp 43.

(2) *Chapuisat Eduard*, Journal de Jean-Gabriel Eynard, Genève, Jullien 1924, coll. 2.

sante des protestants à Rome, ou jadis la voix de l'Évangile n'osait pas se lever » (3). Di eccezionale interesse è poi una lunga lettera che il 4 giugno 1848 l'Eynard indirizzò al Bunsen, ragguagliandolo minutamente d'una sua intervista col cardinale Opizzoni: la situazione a Bologna e in genere nello stato pontificio, non poteva avere un osservatore più attento e preciso (4).

Inutile insistere sull'interesse che ha per una più esatta conoscenza del movimento religioso-pedagogico toscano la corrispondenza dell'uno e dell'altro con Matilde Calandrini, infaticabile corrispondente anch'essa. Ecco uno schiarimento che bene fa intendere una posizione svizzero-protestante: « Vous savez ce que je pense sur l'enseignement religieux dans le moment actuel, et dans l'intérêt même de la vérité. Des bons et sincères catholiques seront un jour des bons chrétiens, je n'ai d'autres ambitions que de voir mes chers élèves éclairés sur les points fondamentaux de toutes les croyances chrétiennes » (5). Ecco la Calandrini a raccomandare a Mme Eynard-Lullin una sua scoperta, l'ab. Lambruschini « un homme vraiment pieux, éclairé raisonnable, rempli de prudence, connaissant le monde qui l'entoure à merveille », a far sapere che esso sta lavorando ad una traduzione popolare del Nuovo Testamento, a stabilire quel rapporto che sarà poi così proficuo tra l'abate ligure ed il Naville; e, sempre perseguendo un pensiero generoso: « c'est aux prêtres catholiques eux même qu'il faut confier la mission de rendre leur Eglise à la vérité. Nous autres étrangers et protestants, ne le devons pas faire » (6).

Lo stesso Eynard conobbe una profonda crisi di coscienza che, attraverso il risveglio, lo condusse a posizioni d'una viva pietà evangelica (7); egli chiuderà il suo testamento con queste parole: « Nous ne sommes sauvés que par grâce ». Gli sopravviverà la moglie ancora per cinque anni, intenta a spendere bene la ricchezza notevole accumulata dal marito, a diffondere della buona letteratura (8), ad aiutare discretamente e l'opera evangelica e mille persone con mirabile tatto.

Concludiamo segnalando ancora la ricchezza del fondo Eynard della Biblioteca Pubblica ed Universitaria di Ginevra; anche se le grandi linee di quel quadro storico non avranno mutamenti dalla conoscenza di quelle carte, pure tante lacune saranno colmate e più piena e più viva ci apparirà tutta un'epoca.

LUIGI SANTINI

(3) Lett. del 3 febb. 1835, in Bibl. P. U. Genève. Ms. Suppl. 1894.

(4) *ivi*.

(5) Lett. da Pisa il 9 ott. 1834, *ivi*.

(6) Lett. da Pisa il 5 ott. 1843, *ivi*.

(7) Lo Chapuisat (p. 199) ritiene che la conversione sia avvenuta nel 1851, la Alville (p. 385 ss.) ne mostra un lento sviluppo a partire dal 1832 fino al momento in cui si accosta alla Comunione nel 1845; ambedue gli autori insistono sull'influenza della moglie.

(8) Essa aveva personalmente curato un « Essai de Méditations religieuses sur l'Évangile de St. Jean », Librairie Protestante, Paris 1850.

SEGNALAZIONI

RECENTI STUDI SULLE ERESIE.

- SOLOVIEV, *Fundagiti, Patarini e Cudugeri nelle fonti bizantine*, in « *Zbornik radova Instituta za proucavanje knjižakulteta Beograd* » I, 1952, pp. 121-141 (in jugoslavo).
- SIDAK, *La Bosnia e i dualisti occidentali durante la prima metà del XIII secolo*, in « *Zgodovinski casopis organzgodovinska drustva* », Lubiana, 1952, VI-VII, pp. 285-300 (in jugoslavo).
- SOLOVIEV, *Fatti nuovi per la storia del movimento neo-manicheo in Italia e in Bosnia*, in « *Glosnik Zemaljskog muzeia* », 1953, VIII, pp. 329-334 (in jugoslavo).
- MANSELLI, *Per la storia dell'eresia del sec. XII. Studi minori*, in « *Bull. dell'Ist. Storico Italiano per il M. E. e Arch. Muratoriano* », 67 (1955), pp. 189-264.
- MANZONI CESARE, *Ancora di Giovanni Luzio e dei Catari Bergamaschi*, in *Bergomum* a. 48, 1954, pp. 91-95.
- BERGAMASCHI GIOVANNI, *Ancora di Giovanni Luzio e dei Catari di Bergamo*, id., pp. 96-103.
- MANZONI RAUL, *Pauliciani e Bogomili*, in *Humanitas*, a. 9, 1954, pp. 892-902.
- MANZONI NULO, *La tradizione apocrifa e le origini del Bogomilismo*, in *Ricerche Slavistiche*, vol. 3, 1954, pp. 97-113.
- MANZONI FRANCESCO, *Bibliografia Gioachimita*, Firenze, Olschki, 1954, pp. 211.
- MANZONI RAUL, *Una designazione dell'eresia catara: "Arriana heresis"* in « *Bull. dell'Ist. Storico Ist. per il M. E. e Archivio Muratoriano* », n. 68, 1956, pp. 233-46.

L'A. passa in rassegna i testi dai quali risulta la definizione di « ariani » data ai catari, e ne risulta che essa fu attribuita ai monarchisti, cioè a coloro che, comparsi per ultimi in Europa, negavano la divinità di Cristo, considerandolo soltanto come una creatura umana o angelica, ma non una persona della Trinità.

RECENTI STUDI SULLA RIFORMA.

- MANZONI VITTORINO, *Fra Giulio Morato da Capodistria dei frati minori conventuali processato dal S. Uffizio per idee luterane*, in *Atti M. Soc. Istriana Arch. e St.*, vol. 3, 1954, pp. 131-146.
- MANZONI LUIGI, *La riforma del clero a Vicenza nella prima metà del secolo XVI in base ad un sinodo inedito del vescovo Sperandio*, Vicenza, 1954, p. 92.

FERRERO FREDY, *Un'isola etnica nel nostro Meridione*, in *Nostro figlio*, n. 6, giugno 1956, pp. 32-35.

Il valore di questo articolo, più che nel testo, in cui si rilevano parecchi errori storici, sta piuttosto nelle interessanti fotografie dei Costumi di Guardia Piemontese, la ben nota colonia Calabro-Valdese: è infatti noto che le donne di Guardia non sono facili a fotografare, non si lasciano anzi avvicinare da stranieri, tanto che recentemente uno studioso, non potendo fotografare donne in costume, si risolse a far fotografare se stesso vestito in costumi femminili...

La famiglia di Scipione Lentolo.

Sulla figura e sulla famiglia del primo storico valdese sono noti gli studi di T. Gay (*Historia delle grandi et terribili persecutioni*, ecc. 1906, introduzione, e *Scipione Lentolo*, in *Bull. Soc. Hist. Vaud.*, 23 (1906), pp. 104-107), che hanno sufficientemente inquadrato, se non esaurito, quanto si possa dire di questa bella figura di riformato italiano.

Ci vengono ora trasmessi da uno studioso ginevrino alcuni dati interessanti, che concernono la famiglia dello storico e in particolare il figlio Paolo, e che vogliamo qui riassumere, ringraziando il nostro socio Jacques Picot di Ginevra che ci ha consegnato le note da cui attingiamo.

Scipione Lentolo aveva sposato nel 1560, probabilmente a Ginevra, Maria Guisani, da cui ebbe ben 10 figli. Il primogenito, Paolo, nacque il 19 febbraio 1561: « Paulus natus est in Pragela in vico dicto Patamusia (Pattemouche) in ea parte Alpium qua per montem Genebra, sive, ut alii vocant, Geneva, e Gallia itur in Italiam, die mercury XIX februarii 1561, secunda hora post meridiem » (dalle note della Bibbia di Scipione L.).

Si vede che temendo per i suoi, a causa della lotta con il Conte delle Trinità, il pastore di S. Giovanni li aveva ricoverati in Pragelato.

Il giovane Paolo seguì nel 1566 i genitori a Sondrio, allorché Lentolo dovette abbandonare le Valli. Nel 1574 a Coira frequentava il collegio latino, stando in pensione da Tobias Egli; nel 1575 andava a Zurigo per continuare i suoi studi; nel 1579 era studente in teologia a Ginevra, e nel 1581-82 a Basilea, ove presentò una tesi sulle tre persone della Trinità. Passò poi due anni in Inghilterra, al servizio personale della regina Elisabetta. Nel 1591 era a Leipzig, ma nello stesso anno si laureava in medicina a Basilea.

Dopo aver soggiornato un po' di tempo a Padova per perfezionarsi nella sua professione, fu chiamato a Berna nel 1593 come medico della città: vi si distinse tanto che nel 1600 circa gli fu conferita la borghesia.

Si sposò la prima volta con Barbara Tisa e in seguito con Ursula d'Erlach, dalle quali ebbe parecchi figli: il primogenito, Cesare (1597-1671), uomo colto e intelligente, fu *bailli* di Oron e di Losanna; in questa città fu anche membro del « *Petit Conseil* » e ne ebbe incarichi di fiducia.

Paolo Lentolo morì a Berna in occasione della peste del 1613. La sua curiosità di medico e di teologo era stata attirata dallo strano caso di una donna del contado di Berna, rimasta tre anni senza cibo, e ne scrisse una relazione:

« *Historia admiranda de prodigiosa Apolloniae Schreierae, virginis in agro Bernensi, inedia; a Paulo Lentulo medicinae doctore, ac illustris et potentis Rei*

*blicae Bernensis Cive, ac Phisico ordinario... Bernae Helvetiorum excudebat
annes Le Preux Illust. D.D. Bernensium Tipographo, 1604 ».*

Una lettera di Jean Muston. — Del noto forzato valdese Jean Muston (catturo dopo la battaglia di Salbertrand, 1689, e condannato alle galere, su cui morì per ben 25 anni fino al 1714) sono già state pubblicate le lettere dirette a vari personaggi durante la sua lunga prigionia. (Cfr. per la bibliografia. T. G. Gens, *Valdesi condannati alle galere nei secoli XVI e XVII*, Torre Pellice, 1951, pp. 13).

Se ne aggiunge ora una nuova, fin qui inedita (*Lettre adressée au nom des galériens protestants à la reine de Grande Bretagne*, in *Bull. de la Soc. Hist. Protest. Franç.*, CII, 1956, pp. 43-44), che egli firma « l'aîné Musseton » insieme con un altro galeotto, da Marsiglia il 16 ott. 1713. Essi ringraziano la regina dell'ottenuta liberazione di 136 loro compagni, e chiedono di intercedere ancora per i 180 « qui restons dans les fers ». La lettera è pervasa di un ammirabile spirito cristiano e da sentimenti di indomabile, profonda fede.

La famiglia Meille (1550-1954) - Roma, 1955, 4^o, pp. 14 e tavole.

Brevi cenni storici e tavole genealogiche della famiglia Meille, a cui appartengono vari e illustri personaggi del mondo e della Chiesa Valdese.

« *Il problema religioso nel Risorgimento* » era stato il tema del XXXIII Congresso di Storia del Risorgimento (Messina, 1-4 sett. 1954). L'Istituto ne ha ora pubblicato gli atti in due voll. della sua rivista (*Rassegna storica del Risorgimento*, XLII, fascicoli II e III, 1956), contenenti una serie di studi interessanti e precisi, di cui segnaliamo quelli che più hanno interesse per il carattere del nostro movimento.

AUGUSTO ARMAND HUGON, *Correnti evangeliche tra gli italiani in esilio* (pp. 217-224).

L'A. studia la formazione e la fortuna di tre chiese italiane evangeliche nate tra gli esuli politici italiani, quelle di Malta, di Londra e di Ginevra, ognuna delle quali ebbe un particolare momento di floridezza e di importanza; nessuna però lasciò tracce notevoli, se non l'interesse, difficilmente valutabile, e l'avvicinamento alle correnti culturali e politiche italiane al mondo protestante.

ROBERTO JOUVENAL, *Mazzarella, il Valdismo e la riforma in Italia nel secolo XIX* (pp. 419-426).

La figura di B. Mazzarella, nota assai nel campo filosofico (polemica con Antonio Franchi) e politico (deputato di sinistra), viene qui esaminata nei suoi rapporti con la Chiesa Valdese: non ci poté essere tra l'uno e l'altra molta comprensione, perchè M. vedeva il protestantesimo in Italia con aspetti culturali e sociali. I Valdesi l'intendevano allora per pura predicazione evangelica. Lo studio si può inquadrare nella tesi ormai nota del « Revival » di Gangale.

ARMANDO LODOLINI, *Contributo alla biografia del padre Alessandro Gavazzi* (pp. 434-448).

Dopo aver segnalato *Le memorie autobiografiche* del famoso barnabita, l'A. rileva di alcuni documenti della Direzione Generale di Polizia, 1847, da cui risultano dati nuovi, seppure non decisivi, intorno alla figura del predicatore garibaldiano. Interessante l'orazione funebre in lode di Monaldo Leopardi, recitata però nel 1847, dopo che il figlio poeta si era conquistata la gloria.

UMBERTO MARCELLI, *Le formule giansenistiche e la formula Cavouriana sui rapporti tra Stato e Chiesa* (pp. 449-450).

Sebbene gli studi del Ruffini abbiano dato una parola finora definitiva sul problema, l'attenzione degli studiosi prosegue le sue indagini nel solco segnato dal celebre giurista. Qui il Marcelli si sofferma sul Pantaleoni, che escogitò e passò a Cavour la formula « Libera Chiesa in libero Stato », per dichiarare che in lui più che mai l'eredità giansenistica ebbe grandissimo peso. L'assunto meriterebbe però ancora una più decisiva dimostrazione.

HOWARD R. MARRARO, *Il problema religioso del Risorgimento visto dagli Americani* (pp. 463-472).

Interessante questo studio, perchè conferma come i pregiudizi del mondo britannico sulla situazione religiosa in Italia, e l'interesse per le vicende politiche del papato, trovassero oltre Oceano perfetta rispondenza. Donde la fortuna della cavalcata americana del Gavazzi, per esempio, mentre il nascente cattolicesimo americano, per reazione, prende consistenza e acquista coscienza del suo peso.

BIANCA MONTALE, *Lineamenti generali per la storia dell'« Armonia » dal 1848 al 1857* (pp. 474-484).

Sono semplicemente tratteggiati i caratteri del famoso giornale, cattolico e libertario e conservatore, che nella capitale subalpina ebbe anche fiere polemiche anti-valdesi, come in occasione della costruzione del tempio e contro le coraggiose pagine dell'evangelica « Buona Novella ».

ETTORE PASSERIN D'ENTRÈVES, *La religione liberale del Sismondi e l'ambiente culturale ginevrino nei primi anni della restaurazione (1814-1825)* (pp. 154-524).

Interessante presentazione della Ginevra non ancora « risvegliata », ma già in fermento, e tuttora dominata da correnti culturali razionalistiche.

VINAY VALDO, *Il Nuovo Testamento della Repubblica Romana 1849*, in *Protestantismo* 1956, n. 1, pp. 5-24 e G. SPINI, e V. VINAY, id, n. 2, 1956, pp. 75-81.

In questo esauriente studio, l'A. dimostra che la stampa del Nuovo Testamento in Roma nel 1849 fu curata dal pastore ginevrino Théodore Paul. L'edizione, che ebbe al suo apparire una larga diffusione, fu poi bruciata da Pio IX in ben 3000 esemplari. Oggi se ne conoscono soltanto sei esemplari, di cui tre a Roma e uno a Firenze, uno a Milano e uno a Torre Pellice. Quest'ultimo appartenne al noto pastore Paolo Geymonat, che da Roma il 3 sett. 1849 lo dedicava alla « Bibliothèque des pasteurs des Vallées ».

N. TOMMASEO - G. P. VIEUSSEUX, *Carteggio inedito*, a cura di R. CIAMPINI e P. CIUREANU, vol. I (1825-34), Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1956, pp. 244.

Conoscitore ineguagliato del mondo ruotante attorno all'*Antologia* ed alle altre iniziative culturali di G. P. Vieusseux, Raffaele Ciampini ci aveva già dato un suggestivo profilo del paziente maieuta italo-ginevrino della cultura liberale del Risorgimento toscano. Adesso egli completa l'opera sua, insieme ad un benemerito studioso del Tommaseo, come Petre Ciureanu, con la pubblicazione di questo affascinante carteggio. Ovviamente, essa interessa in modo preminente lo storico della letteratura e della cultura in genere. Ma non è privo di suggestivo interesse anche per lo storico della coscienza religiosa del Risorgimento, tanta è la stupenda no-

tà morale che il Vieuksseux rivela nel suo carteggio quotidiano di editore. Solo della sua mai smentita generosità, saggezza, rettitudine, invero, di cui son documentate le lettere qui edite possono spiegarcene l'ascendente sui propri collaboratori e sul mondo liberale italiano in genere.

D'altra parte, non mancano qua e là spunti più direttamente afferenti al problema religioso, su cui il lettore è tratto a soffermarsi e meditare. Così una ben significativa lettera del 1829, in cui il Vieuksseux prende risolutamente posizione contro uno scritto del Tommaseo, in cui gli sembra di ravvisare un tono d'intolleranza verso gli acattolici: così un'altra, ancora più significativa, del 1831, in cui si afferma: « L'*Antologia* dev'essere un giornale sempre saturato di filosofia religiosa, s'intende; ma quando la natura dell'argomento trattato lo comporta naturalmente e in modo largo. Certe proposizioni isolate diventano affettazione, non convengono più ad un giornale che non è una via del paradiso. Io credo poi che all'epoca attuale, ove son chiese e templi due volte più di quello che non comporta bisogno del culto... non son le chiese che mancano, sono i buoni preti ed i sinceri cristiani, e per fare di questi, ci vuole tutt'altro che nuovi templi ». Altrettanto interessante, come sintomo di una temperie storica, appare del resto, nell'opuscolo del Tommaseo del 1834, l'ammirazione e la simpatia ispirate da Ginevra (lui, cattolicissimo e tanto più facile, generalmente, all'invettiva od al sarcasmo che non all'entusiasmo. Nè trascurabili sono i ripetuti cenni attorno all'opera dei Asili infantili in Toscana, promossa dalla ginevrina Matilde Calandrini e da Francesco Guicciardini. E' col più vivo interesse, pertanto, che attendiamo il completamento di questo bellissimo epistolario. G. S.

AUDIO CESARE SECCHI, *Luigi Blondel, nipote di A. Manzoni, fucilato a Trento* il 16 aprile 1848, in « *Studi trentini di Scienze Storiche* », 1956, n. 3, pp. 282-337.

Attraverso questo diligente studio vengono in luce alcuni dettagli interessanti della famiglia della moglie di A. Manzoni. Il Luigi Blondel, i cui genitori si erano sposati nella Chiesa evangelica di Venezia nel 1815, fu battezzato cattolico a Milano nel 1818. Non risulta se nella sua vita si professasse poi cattolico od evangelico. Nella famiglia Blondel, tutti risultano battezzati cattolici e poi educati evangelicamente.

Cinquantanni della Riv - 1906-1956 - Storia di una valle, di un uomo, di un'industria. (A cura di Marziano Bernardi). - Milano, 1956, 8°, pp. 141, ill

In questo volume commemorativo, splendido dal punto di vista delle illustrazioni e tipografico, il noto giornalista torinese traccia le origini e lo sviluppo della Riv di Villar Perosa, la nota fabbrica di cuscinetti a sfere. Essa fu creazione di Giovanni Agnelli, uno dei fondatori della Fiat, che volle fare del suo paese natale la sede di questa ormai importante industria (5.000 operai). Accanto alla struttura tecnica dell'azienda, compaiono le opere di assistenza connesse con l'attività industriale di Agnelli, come i sanatori di Pra Catinat, e tutta l'organizzazione turistico-sportiva di Sestriere, che fa capo allo stesso nome e che ebbe origine dallo stesso amore per la valle natia.

Ci piace però in questa sede soffermarci soprattutto sulla prima parte del volume, ove è narrata la storia della Val Chisone. Evidentemente non si poteva

ignorare l'esistenza dei Valdesi, che della Valle sono stati « magna pars », e dobbiamo felicitarci con l'A. che ha voluto inserire con schietta sincerità le vicende tristi e liete della Chiesa Valdese in quella Valle. Così si parla delle principali vicende del valdismo attraverso i secoli, e non si possono tacere gli episodi più gravi della repressione, come le Pasque Piemontesi, il periodo dell'esilio, l'estinzione delle Chiese Valdesi di Pragelato. Il tutto corredato da magnifiche riproduzioni tratte dalle classiche storie Valdesi.

E' bene che l'operaio o il turista che oggi percorre la Val Chisone, fervente di opere e di attività, sappia che quivi in nome della più santa delle libertà, quella della coscienza, si sono avuti in tempi trascorsi episodi di intolleranza e di repressione: forse queste rievocazioni non a tutti possono piacere, e perciò ne siamo maggiormente grati a Marziano Bernardi, che oggettivamente e spassionatamente ha saputo farli rivivere. La storia infatti non si può dimenticare né cancellare.

A. H.

Nella rivista « *Fatti. Le opere e il lavoro della Riv illustrati* », a. II, n. 6 sett. 1956 (in edizione speciale) sono ripresi in parte i testi e le illustrazioni di cui al volume precedente.

THOMPSON BETTI, *Alpine Protestants*, in « *Presbyterian Life* » sept. 1, 1956 pp. 12-15, ill.

La scrittrice in questo articolo, corredato di belle fotografie (la rivista porta in copertina la foto di una giovane valdese in costume), presenta una tipica parrocchia di montagna delle Valli: quella di Rorà. Con qualche esame alla storia valdese, la vita ed i problemi di oggi della montagna sono presentati con affetto dell'A., e in modo particolare viene fatto riferimento allo spopolamento alle necessità economiche, alla situazione dell'agricoltura..

VITA SOCIALE

Seggio. — In seguito all'assemblea annuale dei soci (2 sett. 1956) esso è risultato così composto: prof. Augusto Armand Hugon, presid.; prof. Arturo Pascali, vice-pres.; prof. Gino Costabel, segret.; prof. Teofilo Pons, archivista-bibliot.; sig. Arturo Vola, cassiere.

Assemblea annuale. — Si è svolta la sera del 2 sett. 1956, alla presenza di un pubblico. Dopo la relazione morale e finanziaria, si udirono le relazioni del dott. Corrado Grassi, sul dialetto e la situazione di Guardia Piemontese, e del dott. Domenico Maselli, su nuovi documenti della Riforma in Lombardia. Ambedue furono molto interessanti ed applaudite. Seguì ancora un'audizione, eseguita dalla Corale di Torre Pellice, di antiche canzoni e complaints valdesi, con introduzione e commento del prof. Emilio Tron. Analogamente due antiche canzoni registrate al magnetofono, furono introdotte dal prof. Ghisi di Firenze.

XXXV Congresso di Storia del Risorgimento. — Tenendosi a Torino dal 1° al 4 sett. 1956 l'annuale Congresso di storia del Risorgimento, la nostra società d'innestata con il Comune e con la Pro Loco, ha curato la visita a Torre Pellice dei Congressisti nella mattinata del 4 sett. Fu inaugurata prima una lapide (casa Cottamorandini) destinata a ricordare il soggiorno del noto attore e patriota Gustavo Modena per il periodo 1855-58; il saluto fu portato ai Congressisti dal Sindaco, anche nella sua veste di presidente della Società di S.S.V.; la lapide era stata letta da Terenzio Grandi, che tenne pure la commemorazione ufficiale. Il prof. Ghisalberti, a nome dei Congressisti, rivolse un affettuoso saluto alla Valle e alla cittadinanza. Fu data in seguito l'opportunità ai Congressisti stessi di udire due brani della Corale, che già all'inizio aveva eseguito « Charles Albert et la liberté », di visitare il Museo Valdese. La manifestazione riuscì bene sotto ogni aspetto, l'unico rincrescimento è da manifestare, quello relativo alla ristrettezza del tempo destinato alla visita a Torre Pellice. A seguito della visita, il sindaco di Torre Pellice riceveva dal presidente dell'Istituto per la Storia del Risorgimento prof. Alberto Ghisalberti la seguente lettera:

Prof. Augusto Armand Hugon
Sindaco di Torre Pellice

Caro e Gentile professore,

Roma 7 settembre 1956

Spero che lei sia convinto della sincerità con la quale le ho manifestato la riconoscenza mia e dei partecipanti al XXXV Congresso dell'Istituto per l'indimenticabile accoglienza offerta da Torre Pellice alla nostra carovana. Le parole

che ho pronunciate non avevano e non volevano avere un carattere di riconoscenza ufficiale. Ho pensato veramente allora e ne sono sempre più convinto tornando con la memoria a quelle ore suggestive e commoventi che, forse, in nessun altro luogo gli studiosi di storia del Risorgimento avrebbero mai potuto intendere con maggior efficacia il significato di quella grande pagina della nostra storia. Quello che abbiamo veduto e abbiamo sentito a Torre Pellice ha permesso a tutti noi di renderci conto dell'altissimo significato ideale delle lotte per la libertà. E ancora oggi, ripensando al nostro incontro con la piccola e generosa comunità valdese, sono convinto di aver meglio afferrato lo spirito del nostro Risorgimento.

Anche per questo le voglio rinnovare l'espressione della mia riconoscenza. La prego di ricordarmi ai suoi collaboratori e di accogliere l'espressione del mio
memore saluto

Suo Alberto Ghisalberti

Congresso Storico Subalpino. — Tenendosi ad Aosta il XXX Congresso Subalpino, la nostra società vi è stata rappresentata dal Presidente e dal socio prof. Spini, nella giornata di chiusura, 11 sett. 1956.

Lutti. — Sono deceduti i seguenti nostri consoci: Eynard dott. Umberto, Long comm. Manfredo, Rivoir Daniele.

Alle famiglie le nostre condoglianze.

ARCHIVIO, BIBLIOTECA, MUSEO

Pinto » in peltro che era adoperata per il servizio della « Santa Cena » nella Chiesa di Torre Pellice.

(dono della Sig.ra L.C.T.).

Presenza Cristiana », quindicinale evangelico. Anno V, VI, VII, VIII.

(dono del pastore G. Girardet).

Carta de « Il Piemonte »... del geografo Giacomo Cantelli (20 ott. 1691).

Stampa riprodotte di prospetto ed in pianta il « forte di Mirabocco ».

(dono del Sig. E. Peyrot).

« Inzuns spirituaelas davant Cristo Gesù il bun pastur... »

Cellerina, Giacomo N.: Gadina, 1765, 16^o, pp. 643.

(dono delle Sigg.re Tosini-Pillera).

« Der Zurcherischen Jugend zum ambienten der innm Jahre 1519 begonnenen Glaubensverbesserung auf das Neujahr 1819 übergeben... »

(dono della Sig.na Luisa Pons Karrer).

Nomina del pastore valdese Guglielmo Meille a Cavaliere dell'Ordine dei Santi Maurizio e Lazzaro, in data 18 ott. 1893.

Nomina a Cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia, « in considerazione di particolari benemerenze », di Guglielmo Meille, dottore della Chiesa Evangelica Valdese, in data 17 nov. 1889.

Lettera firmata dal Rattazzi e datata da Torino, 7 sett. 1889, con la quale il ministro comunica al pastore G. Meille la sua nomina a Cav. dell'Ordine della Corona d'Italia, con « motu proprio » sovrano.

Altra lettera datata da Monza, 16 sett. 1889, con la quale si fanno pervenire al cav. Guglielmo Meille i ringraziamenti di S. M. per l'omaggio del discorso pronunciato dal Meille in occasione delle feste del Bicentenario e della inaugurazione della Casa Valdese, in Torre Pellice.

Terza lettera del Rattazzi al Meille, datata da Pinerolo, 10 sett. 1893, per comunicargli la sua nomina a Cav. dell'Ordine Mauriziano, per « motu proprio » del Re « altamente soddisfatto delle cordiali e festose accoglienze ricevute in Torre Pellice e della visita fatta alle istituzioni che attestano la carità e la pietà dei Valdesi ». (Dono del Sig. Arturo Meille, di Roma).

La famiglia Meille (1550-1954). Cerni e dati genealogici.

(dono del Sig. Arturo Meille).

Foglio di « congedo assoluto » del sergente Storero Vittorio, della 2^a compia. del 66° Reggimento Fanteria, in data 4 sett. 1870. (Dono del Sig. Plesciti).

« Le Courier de Turin » (1808). Giornale politico e letterario del periodo napoleonico (in miserevole stato di conservazione) donato alla Società di Studi Valdesi, a mezzo della dott. Florelise Vinçon, da una famiglia valdese di Torino.

Mémoires et correspondance du Maréchal De Catinat, mis en ordre et publiés d'après les manuscrits autographes et inédits conservés jusqu'à ce jour dans sa famille.

Paris, Coste, 1836, 16°, 3 tomes, pp. XLVIII-406, 521, 400 (acquisto).

Schubert Ern. Geschichte der Deutschen evangelischen Gemeinde in Rom. 1819 bis 1928.

Leipzig, 1930, 8°, pp. 317 (dono della Chiesa tedesca di Roma).

Mia van Oostveen. Naar de Waldenzen in Vogelvheht!

in « De Oogst » di Amsterdam, N. 236, aprile 1955.

Postma J. C. Spenstocht door de Waldenzer Daten.

in « Tocristen Kampioen » di Gravenhage, N. 4, 15 febb. 1955.

Medaglia commemorativa della « Strage degli Ugonotti » fatta coniare da papa Gregorio XIII a ricordare nei secoli il triste evento occorso il 24 ag. 1572, a Parigi, conosciuto anche col nome di « notte di San Bartolomeo ».

(dono del Sig. Carlo Jahier)

I N D I C E

MOLNAR, <i>Marcello Squarcialupi et l'Unité des Frères Tchèques</i>	pag. 3
GONNET, <i>Il movimento valdese in Europa secondo le più recenti ricerche</i>	» 21
ARMAND-HUGON, <i>Giacomo Marauda colonnello dei Valdesi</i>	» 31
<i>ecensioni</i>	» 54
<i>gnalazioni</i>	» 65
<i>ita Sociale</i>	» 71
<i>rchivio, Biblioteca, Museo</i>	» 73

4652F4

